

FEMMES ET HOMMES DANS L'EGLISE

RECONCILIER

*Prendre
nos corps
à coeur*

8°)o 22680 1983 m 12-15

BULLETIN INTERNATIONAL

Trimestriel mars 1983
Ancienne série N° 44
NOUVELLE SÉRIE N°

12

FEMMES ET HOMMES DANS L'ÉGLISE

Bulletin international

SOMMAIRE

- Église, corps mutilé *M.J. Bérère* 3
Femmes mystiques *B. Lorenzo* 5
Dossier : Le corps et ses raisons *E. Weber* 8
Christ, Église et couple *M.J. Bérère* 15
Spiritu-elles 16
Corps perdu, corps retrouvé *M.T. van Lunen-Chenu* 18
Sortir d'Égypte 19
Mon corps, cet ami blessé *D. Singles* 21
Témoignages 24
L'Éden éclaté 26
Vers notre corps glorieux *F. Alexandre* 27
Expériences de femmes *M. Dumais* 29
Femmes et théologie *C. Halkes* 30
Ce temple qu'est mon corps *G. Esmenjaud* 33
Diaconat 34
Actualités 35
Bibliographie 38

(Titres et intertitres de la rédaction)

Ce numéro : 20 FF

ABONNEMENTS 1983

France et Europe : 60 FF — Autres pays : 70 FF

A verser au CCP Paris 1612-25 A, Femmes et Hommes dans l'Église
14, rue Saint-Benoît 75006 Paris

Les abonnés de Belgique peuvent, s'ils le préfèrent, continuer de verser 450 FB au CCP de Belgique 000-1098700-78, Femmes et Hommes dans l'Église, 58, rue de la Prévoyance 1000 Bruxelles.

NOS ÉDITIONS

- Tous les exemplaires de l'ancienne série, encore disponibles 5 FF — 30 FB
Les numéros 1 à 6 de la nouvelle série 10 FF — 80 FB
Le numéro 7, *Culte marial et psychanalyse*
Les numéros 8 et 9, *spéciaux anniversaire*
Le numéro 10, *Des évêques s'engagent*
Le numéro 11, *Les femmes aussi font l'Église* } 15 FF — 120 FB

CONCILIER

Souvent, des femmes venues d'horizons très divers expriment leur conviction qu'elles ne font pas tout à fait partie du corps ecclésial. Notre corps sexué, disent-elles, «fait problème pour l'Église».

Le nouveau code de Droit Canon ne les détrompera pas. Et, bien précisément, sur la donnée centrale de la conception théologique fondamentale qui, dans la ligne paulinienne, affirme que tous les baptisés sont membres du corps Église/corps du Christ. C'est le nouveau canon 96 qui affirme que tout baptisé «est incorporé» à l'Église ; là est le fondement des pleins droits et devoirs du chrétien. Le même canon, hélas, porte le vice d'une contradiction fondamentale puisqu'il maintient l'exception du sexe. Pour perpétuer celle-ci, on n'a pas retenu l'ancienne formule présente au code précédent (canon 87) et venue tout droit de l'axiome romain de «l'imbécillité du sexe». On l'a voilée pudiquement sous un terme qui n'est nulle part explicité et n'a aucun fondement ni théologique, ni philosophique, ni juridique : la «condition».

Le code démontre, en tout cas, que «la condition» masculine reste la norme référente des pleins droits et devoirs - les hommes restant eux-mêmes les seuls agents de la législation qui le stipule - alors que les femmes forment la seule catégorie à être discriminée (littéralement «séparée») sur base du sexe. En effet, elles ne jouissent pas des pleins droits et devoirs des baptisés, ni en tant que clercs (canon 1024) ni même - et c'est bien là le comble et la preuve du sexisme - en tant que laïc ! Ni le diaconat permanent (canon 1024), ni même le lectorat et l'acolytat (canon 230) ne leur sont accessibles alors qu'elles sont des millions au monde à exercer, au sein de communautés qui le reconnaissent, des tâches, confiées par la hiérarchie, qui dépassent de loin celles prévues pour ces ordres là !

Membres reconnus du corps Église, les femmes ? Oui mais... c'est-à-dire non ! Leur «condition» sexuelle ne les fait admettre qu'en certains cas et sous la condition de «suppléantes». C'est par cette suppléance même (prévue par le canon 129) que le corps exprime son cléricisme sexuel. Il prévoit lui-même sa division en «tête» cléricale, en membres laïcs hommes qui peuvent devenir clercs et en membres dont la seule condition sexuelle féminine continue de faire problème... tandis que cette division sexuelle fait fi d'une théologie christique que le concile avait cru restaurer...

Le contraste est aussi flagrant qu'affligeant avec la communauté des Nations qui, elle, a acquis et exprimé par la voix des Nations-Unies une toute autre conscience de l'intégrité et de l'intégralité de son corps, aujourd'hui. Pressée par les dangers que lui font courir le déséquilibre entre peuples de l'opulence et peuples de la faim, hémisphère du surdéveloppement technologique, sur-développement atomique et hémisphère du dénuement infra-humain, elle en appelle à des sentiments et des engagements de solidarité

et mutualité nouvelles entre les peuples, tandis que, par des instruments législatifs neufs, elle s'efforce d'extirper des rapports sociaux la triple discrimination de classe, race et sexe. A celle-ci, nommée désormais «sexisme», elle vient d'accorder une importance particulière : le sexisme est souvent primordial, il provoque, renforce ou retient les autres formes de discrimination et, du reste, lui seul peut les cumuler ! Dans cet esprit, les efforts de la Décennie de la Femme insistent sur la nécessité d'un nouveau type de Développement dont les femmes seront non seulement les bénéficiaires mais les agents. «Nouvel ordre culturel» a-t-on dit d'abord, mais il faut plutôt parler d'un «ordre existentiel nouveau». Comme l'exprime excellemment un rapport préparatoire à la deuxième Convention de Lomé établi par des parlementaires des pays d'Afrique, des Caraïbes, du Pacifique, et de l'Europe : «Le développement vise toutes les sphères socio-culturelles de l'activité humaine et l'épanouissement intégral de l'homme existentiel, c'est-à-dire de l'être humain sans distinction de sexe». C'est bien le corps social au complet, classes, races et sexes, qui se reconnaît dans sa nécessité et vérité d'existence et veut, par là même, développer des moyens de survie en même temps que d'autres raisons de vivre.

Il devient invraisemblable que ce nouveau processus civilisateur à l'œuvre dans la conceptualisation même de ce qu'est la communauté humaine intégrale et intègre, n'interroge pas avec plus de force et d'urgence les dépositaires d'une tradition chrétienne qui fut autrefois si prophétique sur le corps humain et ses virtualités de communion dans le corps Église. Il est invraisemblable, pour n'en donner qu'un exemple, que le document préparatoire au Synode de 1983 sur la Réconciliation n'envisage pas, parmi toute une liste de réconciliations nécessaires, celle qui permettrait de dépasser la faute structurelle du sexisme.

Une autre dimension de la théologie du corps qui nous tient à cœur est l'œcuménisme. Nous l'avons souvent répété et depuis le début : il n'est pas d'œcuménisme qui puisse se dispenser de résoudre les questions posées par le féminisme. Celui-ci oblige à remonter les pistes de divergences jusqu'au Christ et à rechercher quel peut être le témoignage concret, aujourd'hui, de tous ceux qui se réclament d'appartenir à son corps. Mais la conversion est exigeante et ce n'est pas par hasard que la question du statut des femmes a révélé déjà tant d'atermoiements, excuses et lâchetés.

Entre le corps exclu des femmes et le corps de l'Église qui, pourtant, affirme sa communion, il y a césure. D'autant plus béante que la communauté des Nations, elle, travaille activement à la dépasser.

Ce numéro voudrait contribuer à en faire prendre conscience. Il pose des jalons de théologie, symbolique, histoire, sciences humaines. En ouvrant une fenêtre sur ce que l'on appelle la théologie féministe, il donne à entendre la parole que les femmes retrouvent aujourd'hui dans leur corps, à partir de leurs expériences de libération et de leurs efforts pour un autre type de relations. Une nouvelle communauté se cherche entre des hommes et des femmes, chrétiens, nouveaux partenaires de corps et de cœur.

FEMMES ET HOMMES DANS L'ÉGLISE

Eglise, corps mutilé

L'ecclésiologie du corps de Jésus-Christ, telle qu'elle apparaît dans le discours œcuménique sur l'Église en tant que communion, affirme que l'Église ainsi envisagée est le signe et la réalité de ce Corps dans l'histoire : une Humanité nouvelle que Dieu a libérée et rendue à sa responsabilité historique. Or, la femme en est absente ou, peut-on dire, sans corps dans ce Corps, au mieux un corps oublié. Et par corps il faut entendre ici la totalité humaine personnelle rendue à elle-même (le soma paulinien) et entrée dans un processus de libération par rapport aux puissances destructrices de sa liberté soit la loi, la mort, le péché ou les puissances et dominations cosmiques dans le langage de Paul. La Personne de Jésus-Christ est reconnue et annoncée comme la prémice et le gage de cette vie renouvelée, le lieu d'un recommencement humain radical dans et pour l'histoire. (E. Lacelle : Un corps d'espérance à retrouver ? La femme et l'ecclésiologie œcuménique. In : E. Lacelle (Ed.) La Femme, son corps, la religion Montréal, Bellarmin 1982).

Ce propos d'Élisabeth Lacelle évoque «L'ecclésiologie de la communion», c'est-à-dire une conception de l'Église, Peuple de Dieu, dans laquelle puissent se vivre pleinement les rapports de respect, d'amour, de liberté, de reconnaissance mutuelle, qui constituent et établissent la communion des personnes. En ce sens, l'Église est comprise comme une communauté dont les structures, les modes d'expression, les normes de comportement, tentent de réaliser une véritable union de tous ses membres.

Une telle définition se réfère à l'affirmation de foi proclamant l'Église Corps du Christ... Cette déclaration, traditionnelle et bien connue, concentre en elle une telle richesse de vie, une telle espérance pour l'humanité, qu'on a souvent besoin de la développer, de l'épanouir pour ne pas laisser se dessécher, dans une formule routinière, les puissances de transformation qu'elle renferme.

Depuis que Jésus a vécu, au milieu des hommes et des femmes de son temps, son existence historique, la présence de Dieu est manifestée corporellement ; elle est passée par une expérience humaine totale, corporisée. Les chrétiens et les chrétiennes, qui sont l'Église, constituent maintenant, ensemble, le signe évocateur de cette même présence de Dieu au monde. Ils sont donc, ensemble, assemblés par la foi (c'est le sens du mot église), très réellement, concrètement, témoins

visibles de l'invisible présence du Christ. Ces notions expriment ainsi la réalité tout à fait réelle du Christ et, en même temps, la distance entre le Christ et l'Église... L'Église n'est pas le Christ, elle vit de son Esprit et renvoie à lui.

Dans la totalité corporelle

Comment les membres de l'Église peuvent-ils porter leur témoignage ? Nous connaissons la réponse : en devenant «l'humanité renouvelée» que Paul annonce si souvent dans ses lettres, une humanité transformée, comme remaniée, par l'Esprit, devenue capable d'instaurer en elle des relations d'amour si fondamentales qu'elles détruisent toutes les barrières dressées entre les êtres humains par l'opposition des races, des religions, des classes sociales et des sexes. Nous savons, mais nous oublions, que cette nouveauté annoncée pour l'Église est destinée à prendre corps, au plein sens du terme, dans des êtres humains dont l'existence ne peut jamais séparer l'esprit du corps. Ce corps du Christ qu'est l'Église ne se conçoit que «fait chair» dans la chair même des croyants et c'est la réalité corporelle charnelle indissociable des chrétiens et des chrétiennes qui, en s'acheminant vers plus de respect et d'amour mutuels, construit un monde neuf, renouvelé, vivant selon l'Esprit.

Dire : Église, Corps du Christ, ce n'est pas s'évader dans la seule pensée abstraite d'une réalité toute entière spirituelle, c'est parler aussi et en même temps, des corps bien réels des hommes et des femmes. Il n'est pas sûr que cette perspective ait toujours été maintenue dans la vision que l'Église a d'elle-même. Nous dirions plutôt que le corporel n'a pas eu toute sa place, et que, le plus souvent, il a été négligé, ignoré, voire nié et bafoué. La sexualité, pourtant un des principes fondamentaux de l'existence humaine corporisée, a été particulièrement occultée, quand elle n'était pas absolument condamnée comme dangereuse et néfaste. Dans ce rejet de l'humain corporel, la corporité féminine a été, plus fortement encore, que la corporité masculine, repoussée, déclarée inapte à entrer dans la signification du Corps du Christ.

Intégrité détruite

Avec le corps féminin, c'est-à-dire tout ce qui constitue l'être d'une femme, rejeté avec plus de virulence, redisons-le, que le corps masculin, toutes les femmes ont été rejetées, l'ensemble des femmes, les femmes en tant que telles. Dans le corps du Christ qu'est l'Église a été opérée par là une véritable mu-

tilation ; la négation de tout un pan de corporel, féminin surtout, a détruit son intégrité de Corps, comme une opération mutilante détruit l'intégrité du corps humain. Dans ce Corps ecclésial, où les femmes sont ainsi absentes, puisque leur corps n'y est pas admis, et encore moins assumé, il n'est pas difficile de comprendre qu'elles puissent se sentir « comme un corps oublié ».

Et si l'Église prenait conscience de cette atteinte portée au Corps du Christ qu'elle diminue et atrophie, de ce mensonge prolongé par lequel elle s'affirme Communion tout en refusant le respect et la reconnaissance à une partie intégrante d'elle-même ! Alors sans doute, elle vivrait plus intensément la nouvelle création, le « recommencement humain radical » qu'a été l'incarnation de Jésus-Christ. Alors, elle réaliserait peut-être sa propre ré-conciliation, la re-constitution de son intégrité corporelle de Corps du Christ.

Ces quelques réflexions n'épuisent pas la richesse de la pensée exprimée par Elisabeth Lacelle. Il semble cependant qu'elles projettent une certaine lumière, pour d'autres approfondissements, sur les malaises, les déceptions, les souffrances, que tant de chrétiens et de chrétiennes éprouvent très fortement dans leurs rapports avec l'Église.

Marie-Jeanne Bérère

N'oubliez pas...

**la prochaine RENCONTRE NATIONALE FRANCE
de Femmes et Hommes dans l'Église**

**du samedi 23 avril 1983 (10 heures) au dimanche 24 avril (16 heures)
en banlieue parisienne**

voir supplément ci-joint, ou s'adresser au bureau de Paris

Corps féminin et Eglise chez les femmes mystiques

En 1974, alors que je travaillais les textes du journal de Thérèse Martin (Histoire d'une âme, Cerf, 1972), selon la méthode que nous a laissé S. Freud dans ses travaux de psychanalyse appliquée, je fus amenée à lire : «Parole de femme» d'Annie Leclerc (Grasset, 1974). Ces deux textes autobiographiques, radicalement opposés quant à ce qui concerne le vécu corporel de la femme, confirmeront mon intuition qu'il existe une opposition saisissante entre les textes des femmes que je situerais «en Eglise» et des textes féminins que l'on m'accordera de dire «hors Eglise».

Julienne de Norwich, Angèle de Foligno, Teresa de Cepeda, Marguerite-Marie Alacoque, Thérèse Martin, ... offrent à la lectrice les descriptions angoissantes d'un corps malade, de souffrances atroces, d'une vie de calvaire. Même si ces «saintes femmes» inaugurent une sorte de joie dans leur martyre quotidien, l'impression subsiste néanmoins que le corps féminin «en Eglise» ne peut être que douleur, même si celle-ci est offerte à Dieu pour les frères humains. «Je m'offre comme victime d'holocauste» (T. Martin, p. 318).

Or, voici que les textes de femmes «hors Eglise» développent des accents radicalement différents. (A Annie Leclerc ajoutons «Ainsi soit-elle» de Benoîte Groult, etc...). Joie du corps qui est dit sexué, jouissance du corps habité, sensualité attentive aux seins et au ventre, reconnus, donc symbolisés dans la psyché.

Ainsi chante le corps de la femme. Aujourd'hui seulement.

Car ce phénomène, contemporain de la naissance sociale de l'écriture chez la femme, ne s'est pas opéré d'abord dans les milieux chrétiens.

La douleur n'est plus invitée. Si elle survient, ce sera comme une passante. La beauté physique est conviée et l'auto-contemplation.

Immense césure

A mes yeux, deux cosmos ont ainsi surgi d'une immense césure dans le monde féminin. Deux problématiques s'y opposent :

- le plaisir contre la douleur
- le corps sexué ou le corps martyr

Et deux symboliques du sang féminin s'excluent :

- le sang heureux (A. Leclerc)
- le sang de la douleur (Catherine de Sienne, T. Martin).

Un double questionnement s'est alors imposé : au niveau de la psychanalyse et au niveau de la théologie.

a/ En psychanalyse : Comment l'adolescente peut-elle réaliser son identification de femme, «en Eglise»? Quels sont les processus bloqués? Lesquels demeureront possibles? Quel corps est-elle? Pourra-t-elle jamais concilier en elle ces deux univers : martyr, bonheur du corps? Son choix de corps se soldera-t-il par un : «en Eglise», ou un : «hors Eglise»?

b/ En théologie : L'Eglise hiérarchique – et non le mystère de Jésus-Christ présent en l'Eglise – est alors mise en question. Dans les Eglises chrétiennes, les clercs, les théologiens, n'ont su ni reconnaître, ni dissoudre en eux, les ferments négatifs qui contrastent avec l'attitude de Jésus envers les femmes. L'institution ecclésiale a répété les comportements et les attitudes de la société masculine ; elle n'a pas dénervotisé, pour retrouver l'authenticité évangélique. Ceci a été bien dénoncé, en particulier par les théologiennes américaines.

Poursuivant mon propos, à travers l'expérience clinique de psychothérapeute puis d'analyste, je dus bien constater que l'institution Eglise est responsable de l'aliénation de la femme. A travers le sacré, l'Eglise a le pouvoir de l'atteindre plus profondément

que les organisations profanes. Il se trouve qu'actuellement, un nombre incalculable de femmes jeunes, d'adolescentes, désertent l'Église chrétienne et ne la rejoindront jamais. La cause en est que leurs aînées — et elles-mêmes à travers leurs aînées — ont été atteintes dans leur fonctionnement psychique et ceci à tous les niveaux où s'instaurent la personnalité. Ainsi :

- *l'auto-érotisme* : suspicion, interdiction du plaisir, de la connaissance du corps féminin plaisir.

- *la force du Je* : perte de l'image de soi. Éducation à travers une imago féminine de douleur, de passivité, d'humilité, les clercs ayant ignoré (?) que la seule humilité est celle découlant de la contemplation et qu'elle se traduit en activité.

- *les pulsions hétéro-sexuelles* : perte du désir et de la jouissance. Les titres de la presse à sensation : «le mariage-prison», «l'enfer du lit conjugal» traduisent au niveau journalistique ce que des femmes éduquées selon *l'idéologie* chrétienne vivent. Le sacrement de mariage, dans sa théorisation et son vécu imposé par l'Église ou renforcé par elle, a trahi la femme, ne sachant pas réaliser un mariage ouvert. Ouvert, non dans une communauté-symbiose mais dans l'ouverture des espaces et des temps.

- les pulsions de procréation : l'Église hiérarchie gouverne la contraception, l'avortement thérapeutique. Dans son ignorance radicale des réalités de l'inconscient féminin, elle impose sa loi au sujet des moyens de la gestation. De quelle essence est cette loi ?

Or s'il est une chose dont l'Église peut se charger, c'est d'aider la femme à se forger une connaissance vraie de Jésus-Christ, de celui qui, selon les Évangiles, n'a jamais tyrannisé la femme ni dans sa psyché ni dans son vécu corporel. Il a été d'un infini respect à son égard. La femme, seule, comme l'homme, est responsable de son corps. Dans sa relation à Dieu, elle saura avec son époux comment le vivre. Encore faut-il que l'Église ait œuvré avec justesse pour lui faire rencontrer la Trinité du Dieu-Amour.

A ce point de ma réflexion, se pose le problème capital du *rapport de la femme à l'autorité ecclésiastique*, ce qui soulève les aspects suivants :

- en théologie : le prêtre-père. Que représente et que contient son statut de directeur spirituel, de père spirituel, par rapport à la famille, à la femme, à la religieuse ?

- en psychanalyse : le «père-Dieu». Qu'en est-il du sacré et du père dans l'inconscient féminin ? (fixation pré-œdipienne de la femme, imago du père maternel, non résolution de l'Œdipe chez la femme).

Se dégager du mythe judéo-chrétien

Des questions aussi sérieuses exigent, pour ne pas être traitées à la légère, une étude de textes, approfondie par les méthodes sémiotiques et psychanalytiques.

A cette étape du travail, mes premières approches se modifient ainsi :

- la libération des textes féminins dits «hors Église» reste piégée, mais partiellement, dans les mêmes images négatives que les femmes «en Église». Eros (Amour, Vie) est souvent marqué ou envahi par Thanatos (haine, mort).

- ces introjections négatives viennent, en premier lieu, de l'inconscient collectif des sociétés et non de l'Église ; mais celle-ci ne s'est pas auto-analysée, car l'expérience spirituelle était insuffisante ; elle les a donc renforcées, en y ajoutant le poids du sacré et du religieux. Par exemple, elle a favorisé le mythe judéo-chrétien au détriment de la révélation de Jésus-Christ.

- de l'analyse des femmes authentiquement mystiques, il ressort ceci : A un certain moment de son évolution, la femme mystique est celle qui se dégage du mythe judéo-chrétien et adhère de toutes ses forces à Jésus-Christ comme Révélation. *Ce discernement est la clef de son ascension mystique*. Elle a abandonné le statut corporel que le mythe fait à la femme : souffrance, culpabilité, responsabilité du mal, masochisme. Et elle s'est investie dans la Révélation du Christ où le statut du corps devient tout autre, (voir l'Évangile de Jean), délivrée alors du discours de l'homme religieux et profane.

Quittant le mythe pour l'ex-sistence, elle est passée du père au Père en Jésus-Christ, ce qui représente un parcours psychique inouï.

Si elle connaît la souffrance, elle s'en dégage en n'acceptant de vivre que l'Amour. Thanatos est envahi par Eros. En outre, Eros est envahi peu à peu par l'allégresse et la paix, celles de la septième demeure de Teresa d'Avila. Ce qui n'a rien à voir avec la jouissance orgastique ou non, à laquelle une littérature masculine veut actuellement attacher un regard voyeuriste et réducteur.

En guise de conclusion, avec Evelyne, Christiane, des amies «psy», je noterai ainsi la dernière étape de nos recherches : *la femme mystique est la femme la plus libérée qui soit*, car elle est aux confins de plusieurs frontières et a su y demeurer :

- Aux confins de la *folie* : souvent traumatisée, fragile, elle y a finalement échappé.

- aux confins de la *sorcellerie* : elle connaît une extension de son corps spiritualisé : effets parapsychologiques ou sumaturels, et

les assume au service des autres.

- Aux confins de l'*érotisme* : elle en traverse les étapes pour parvenir à un état inconnu dans la jouissance orgastique : une allégresse indicible, un Amour constant, sans cesse régénérateur et restructurant, même dans la souffrance.

A contre-courant de sa culture et de son Église, elle s'y insère toutefois, s'inscrivant aussi bien dans le politique que dans le culturel, dans le quotidien que dans le religieux.

Son corps-cœur connaît à jamais une extension à travers l'espace et le temps.

Bernadette Lorenzo,
psychanalyste et théologienne

DE L'HONNETETÉ DU LIT NUPTIAL

«... l'éléphant n'est qu'une grosse bête mais la plus digne qui vive sur la terre et qui a le plus de sens ; je veux dire un trait de son honnêteté : il ne change jamais de femelle et aime tendrement celle qu'il a choisie avec laquelle il ne parie néanmoins que de trois ans en trois ans, et cela cinq jours seulement et si secrètement qu'il n'est jamais vu en cet acte ; mais il est bien vu pourtant le sixième jour, auquel avant toutes choses il va droit à quelque rivière en laquelle il se lave entièrement tout le corps, sans vouloir aucunement retourner au troupeau tant qu'il ne soit purifié. Ne sont-ce pas de belles et honnêtes humeurs d'un tel animal, par lesquelles il invite les mariés à ne point demeurer engagés d'affection aux sensualités et voluptés que selon leur vocation ils auront exercées, mais icelles passées de s'en laver le cœur et l'affection, et de s'en purifier au plus tôt, pour par après avec toute liberté d'esprit pratiquer les autres actions plus pures et relevées».

(Saint-François de Sales : «Introduction à la vie dévote», Ch XXXIX)

LE CORPS

ET SES RAISONS

Eugène Weber nous a adressé au fil de ses lectures des critiques si pertinentes que nous les avons retenues comme un précieux dossier d'informations et de réflexions, non seulement sur les publications recensées mais aussi sur les problèmes mêmes qu'elles abordent, et qui en font ainsi un ensemble qui donne corps au thème de ce numéro.

Sexe et violence

L'agressivité sexuelle, dont la femme est la victime habituelle, soulève et sans doute continuera à soulever des questionnements nombreux. Il y a, bien sûr, ceux qui tentent d'élucider ce problème en creusant chacune des deux composantes de ce type de comportement, la sexualité dans toutes ses manifestations et l'agressivité qui s'exerce dans tous les domaines, surtout dans notre civilisation qui sue la violence au risque de s'y détruire. Mais ces investigations, pour nécessaires qu'elles sont, ne suffisent pas ; il faut encore et surtout s'interroger sur les rapports multiples et multiformes qui lient sexualité et violence pour pouvoir arriver à des résultats solides et pertinents. C'est ce que se propose l'ouvrage «La violence, le sexe... et l'amour» de G. Tordjman, et c'est ce qui fait tout son prix.

Pour développer ses positions, Tordjman, auteur fécond et sexologue réputé, prend appui sur des bases scientifiques : principalement des faits de neurophysiologie, mais à l'occasion aussi d'éthologie animale, d'ethnologie et d'histoire. L'essentiel, ce sont quelques constatations dans le fonctionnement de notre système nerveux, dans notre «cerveau archaïque» plus particulièrement. On y observe «une intime intrication des circuits neurophysiologiques qui commandent les réponses sexuelles et agressives, et ce dans les deux sens». Il en résulte «une corrélation étroite entre les niveaux d'excitation sexuel-

le et l'agressivité». Mais il semble à l'auteur que «les mécanismes d'inhibition aient le pas sur les les circuits de stimulation». Le fait critique est donc la levée des inhibitions: «la désinhibition des tabous sexuels désinhibe dans le même temps l'expression des comportements agressifs et inversement» (pp. 270-272).

De fait, l'analyse psycho-physiologique du comportement, de l'animal mais aussi de l'être humain, montre que sexualité et agressivité sont toujours liées à quelque degré, compte tenu de ce que les manifestations de l'une comme de l'autre sont multiformes. Il est vain et dangereux de rester sur une vision idéaliste de l'enfant et de l'adulte réputé «normal» : il y a chez l'un et l'autre plus de «perversité» qu'on ne croit. On est loin d'avoir vraiment admis que l'enfant est un «pervers polymorphe» (Freud) et qu'il y a en tout mâle un violeur en puissance... Mais aussi a-t-on tort de rester sur une conception moralisante de la perversion : mieux vaudrait parler de «variance» pour éviter d'être piégé par les connotations péjoratives du terme. Il conviendrait également de distinguer entre «agressivité légitime et violence pathologique» (c'est le titre d'un chapitre). Chez l'enfant comme chez l'adulte la violence (en elle-même) et le plaisir sexuel «conduisent initialement à l'assouvissement de nos trois besoins psychologiques fondamentaux : besoin de stimulations, besoin de sécurité, besoin

d'être reconnu dans son identité». Cette vision réaliste de l'humanité commande de faire une certaine part, inévitable, à nos pulsions sexuelles et /ou agressives. Cela ne signifie nullement qu'on perde toute notion de ce qui est pathologique et inadmissible ; et l'auteur insiste sur l'importance du passage à l'acte qui caractérise le vrai pervers et, en sens inverse, sur celle du fantasme, voie naturelle d'évitement : il «remplace l'agressivité réelle par une agressivité gratuite et inoffensive, par une agressivité ludique, dont Éros, armé de fléchettes, reste le symbole indéniabie» (p. 177).

Ambivalence

L'auteur consacre tout un chapitre à l'ambivalence des sentiments chez chacun : la «coexistence de l'amour et de la haine est une donnée universelle». Dans l'acte sexuel le plus normal (au sens courant du terme) au début, «comme dans le scénario pervers, le sentiment érotique reste inféodé à l'instinct d'agression» ; mais ensuite une «transmutation» peut s'opérer parce que «le rapport de subordination s'inverse dans la séquence finale» : l'acte ne peut devenir abandon et don de soi «qu'après avoir réglé son compte à l'agressivité que nous développons contre nous-même et contre l'autre sexe» (pp. 178-179). Cette ambivalence se constate différemment chez la femme et chez l'homme. Si celui-ci est généralement plus agressif, cela «provient de l'imprégnation plus forte de son système nerveux par l'hormone mâle» ; mais joue aussi l'environnement culturel, qui privilégie l'agressivité masculine, encore qu'en principe l'effet culturel puisse quasiment annuler celui des déterminismes hormonaux.

S'agissant d'érotisme et de pornographie — domaines qui relèvent tous deux, comme le désir et le fantasme, de représentations sexuelles à composante hostile — les productions psychologiques sont assez sembla-

bles chez les deux sexes en dépit de ce qu'on a cru longtemps ; mais il faut tenir compte de la «structure fantasmatique», qui est variable non seulement d'un individu à l'autre mais aussi d'un sexe à l'autre : la femme est «moins sensible au matériau visuel qu'aux sensations tactiles» ; et ne pas oublier non plus que «les conditions culturelles ont profondément remanié l'érotisme féminin dans son expression» (pp. 254-255). Cette détermination culturelle est montrée aussi, bien entendu, à propos du sadisme, du masochisme, de l'homosexualité ou de l'inappétence sexuelle. Mais ce thème renvoie surtout au fonctionnement profond de toute notre société, d'où l'évocation des formes multiples de la violence qu'elle révèle ou impose. Des développements copieux discutent les problèmes que posent les médias : télévision, matériel pornographique, censure, etc.

Mais l'attente du lecteur va davantage à la question de la prévention. Certes, sous prétexte de prévenir les débordements trop évidents de l'agressivité dans la sexualité, il ne s'agit pas de désérotiser la vie sexuelle du couple, mais d'y intégrer sans réticence la sensualité pour sortir de l'opposition, malheureusement traditionnelle, entre tendresse et érotisme. Il faut comprendre aussi à quel point un équilibre humain suppose sinon un certain égoïsme, du moins l'amour de soi et la confiance en soi. Or cela ne se décrète pas, mais doit être le fruit naturel d'une enfance qu'éclaire l'amour des parents ; cet amour doit permettre à l'enfant de faire concrètement, dans les premières années, la découverte de lui-même et d'autrui. Cette prévention atteint la racine du psychisme, étant défense efficace contre la jalousie aussi bien que contre les différentes formes de déviance pathologique, donc contre une excessive «vulnérabilité relationnelle» qui résulterait d'une carence affective et sensorielle. Mais cet amour implique l'exercice d'une autorité parentale ferme cherchant à se concilier avec l'apprentissage indispensable de l'autonomie de l'enfant.

Georges Tordjman *La violence, le sexe... et l'amour*, Paris, Robert Laffont

Il va de soi qu'on ne traite pas le thème de la sexualité sans partir du double constat d'aliénation des deux sexes, le masculin comme le féminin. C'est dans cet esprit qu'Eugène Weber lui-même prolongeait son dossier par un article sur le malaise masculin.

Comme la place nous manque ici pour développer cet aspect de la problématique comme il le mérite, nous publierons cet article dans notre prochain numéro qui sera consacré à la virilité.

Sexe de l'âme, sexe du corps

Faut-il attirer l'attention de nos lecteurs sur un bouquin mal ficelé : mal écrit, mal composé, trop long d'un bon tiers et qui jargonne souvent au-delà des limites de ce que supporte un lecteur non-spécialiste ? Oui, nous conseillons quand même de s'accrocher à sa lecture, car le contenu ne manque ni d'originalité ni de profondeur.

En apparence, s'agissant d'intersexuels, de transsexuels, de travestis ou de certains homosexuels, une recherche sur des états et des comportements qui sortent aussi manifestement de la norme n'a qu'un intérêt limité. Mais on a vite fait de s'apercevoir que l'examen d'une telle manière est un bon chemin pour atteindre l'ensemble de la sexualité humaine dans son développement et sa spécificité. Ce genre d'invidus exceptionnels représentent par eux-mêmes comme un terrain naturel d'expérience et permettent de mieux saisir le dynamisme de la différenciation sexuelle.

Plus précisément, ils amènent à réfléchir à l'identité sexuelle : drame souvent aigu chez certains, mais à cause des hésitations de la différenciation sexuelle chacun est con-

cerné à quelque degré. Celle-ci, saisie dans sa genèse, montre à l'évidence ce que recouvrent des notions comme celle de sexe biologique, de sexe psychique ou de sexe social quand elles ne coïncident pas à l'intérieur d'un même individu. Les deux dernières sont en cause dans la psychosexualité, à travers laquelle on voit combien il est faux de considérer que l'anatomie est le visage du destin. Dans le monde humain le biologique n'est pas absolument déterminant. Est au moins aussi important pour la différenciation sexuelle au niveau psychique l'influence des idées et fantasmes de l'entourage, surtout à l'époque proche de la naissance : parents (la mère surtout), frères et sœurs, médecins même.

L'ouvrage de F. Castagnet apporte aussi de très intéressantes considérations sur la notion de bisexualité biologique et psychique, notion reprise de Freud mais critiquée et remaniée de façon convaincante. Et il est bien d'autres aperçus qui méritent de retenir l'attention chez cet auteur dont il faut louer l'abondance de l'information et le souci de cerner au plus près les réalités humaines dans leur complexité.

Fabienne Castagnet *Sexe de l'âme, sexe du corps*, Paris, Le Centurion

Réformateurs de l'amour

Il peut sembler aussi dépassé qu'irréaliste de rouvrir une piste de recherche qu'ont fréquentée des esprits novateurs dans leur temps, mais qui a été délaissée, voire totalement oubliée par la suite. Et pourtant, cette piste pourrait bien nous amener à découvrir des perspectives fécondes pour la solution de problèmes qui se posent aujourd'hui. Dans son ouvrage «*Les libérateurs de l'amour*», Alexandrian s'y engage, à la recherche de ce qu'il nomme une «*éthique fondée sur une compréhension élargie des problèmes de l'intimité*». Il s'agit, à travers une série d'études sur des personnalités des derniers siècles, de faire réfléchir sur un lien qui nous est devenu familier : celui entre, d'une part, une réforme de la pratique de l'amour et, d'autre part, la promotion de la femme.

Dès l'introduction, l'auteur signale son intention de chercher chez les «*inventeurs*» qu'il étudie (il applique plus particulière-

ment le terme à Fourier) les signes d'un véritable prophétisme des mœurs. Rappelant le caractère historique et relatif de l'amour, «*invention humaine*», il en retrace l'évolution sommairement dans l'ère chrétienne ; mais c'est s'interroger simultanément sur l'histoire de l'amour unique et sur celle du libertinage. Et de conclure qu'«*il apparaît que la grande affaire des mœurs, et plus particulièrement au XX^e siècle, est la synthèse*» de ces deux formes.

Un tel prophétisme ne va pas sans utopies ni chimères. Le temps fait le tri entre les unes et les autres, certes, mais il faut la patience d'attendre son verdict... Contentons-nous pour le moment d'observer que telle ou telle des vues prophétiques de Fourier s'est réalisée ; il avait d'ailleurs un sens assez aigu du chemin à parcourir pour réaliser ses théories. Si éloignée dans le temps que paraisse

l'organisation des passions qu'il a proposé, comment en rire lorsqu'on voit la mise sexuelle de nos contemporains, leurs contradictions de conduite, les impasses où ils se débattent, chaos que ni les principes actuellement pris en considération ni les institutions établies ne réussissent à dominer vraiment ? Pour faire face à la complexité et variété des caractères et des réactions individuelles notre société impose assez arbitrairement des stéréotypes peu nombreux. «C'est une des injustices flagrantes de la société que le standard culturel exige de tout le monde la même conduite sexuelle...» disait Freud dans un essai sur «La morale sexuelle civilisée et la maladie nerveuse des temps modernes» (1908). Sans doute cette raideur s'est-elle considérablement assouplie dans la société actuelle qui a poussé assez loin sa permissivité. Mais justement Fourier est en train de trouver chez nos contemporains un public capable de l'écouter. Et autant en dira-t-on de P. Enfantin, dont le réalisme est indéniable (à côté d'extravagances qui font sourire) quand il distingue entre des êtres à «affections profondes», capables de fidélité, et d'autres à «affections vives» pour qui «le temps est une épreuve pénible, souvent insupportable».

Pas d'indignation

On peut rire, certes, des inconséquences, des naïvetés ou des ignorances désarmantes d'un Restif de la Bretonne ; les preuves de puéilité, d'immatrité, de folie même ne manquent pas. Mais ces prophètes, s'ils avaient été plus équilibrés et plus adaptés à la norme sociale, auraient été probablement... muets ! L'indulgence à leur égard est d'autant plus de mise que les exemples abondent de créateurs chez qui la fécondité culturelle va de pair avec une vie sentimentale tumultueuse. Sans compter que les grands esprits habituellement proposés à notre admiration sont loin d'être de tout repos ; après tout, les vues de Platon sur l'amour ou la politique sont-elles donc au-dessus de toute critique ?

Les chrétiens ont de bonnes raisons d'éviter l'ironie ou l'indignation facile, eux dont la morale sexuelle suscite de plus en plus d'incrédulité et qui ont été si peu capables d'assurer la nécessaire promotion de la femme dans le fonctionnement de leurs Églises. Si les libertins du XVIII^e siècle, en général, méprisaient les femmes — considérées trop souvent sous l'angle de la jouissance masculine — Alexandrian observe aussi que Laclos

est «le premier homme à réclamer la révolution des femmes». Précurseur du M.L.F. en somme, malgré un certain phalocratism... L'éloge (mais sans cette réserve) est plus mérité encore par Fourier et peut-être même par Enfantin — voir ses vues sur le sacerdoce féminin — ou A. Breton. Si les chrétiens ont donc de bonnes raisons de se sentir interpellés par ces esprits étrangers à leur foi, ils trouveront par ailleurs une ample matière à méditer sur les rapports entre le sacré religieux et le sexuel. Vieux problème, qui nous fait remonter de l'antiquité juive et des siècles de l'amour courtois au romantisme et à ses prolongements récents... Nette est la tendance à une religion de l'amour sexuel chez Fourier et Enfantin, davantage chez Breton et Bataille, sans compter une ésotérique comme Maria de Naglowska prônant la prostitution sacrée. L'Église, qui à la suite de Saint Paul s'est engagée à sa manière dans une symbolique religieuse de l'amour sexuel, ne peut-elle mieux percevoir son message propre en se confrontant à ce bouillonnement récurrent ?

Le destin de l'amour des sexes n'est pas encore achevé, c'est trop évident. Nous courons toujours encore après des conciliations riches de problèmes en tous genres : entre l'amour sensuel et l'amour de tendresse dont rêvait Fourier, ou entre l'affection spontanée portée à un être qui nous semble aimable et un attachement plus profond, sans conditions, que vivait Laclos dans sa maturité, libertin converti au plus bel amour conjugal. L'Église catholique — clercs et laïcs — est dans l'embarras, et sans doute plus qu'elle ne veut officiellement en convenir. Elle traîne derrière elle un passé plus orienté vers la répression des pulsions sexuelles que vers leur accueil intelligent. Une certaine désaffection récente des jeunes et des femmes, en rapport évident avec les positions proclamées en matière sexuelle depuis une quinzaine d'années, lui posera bientôt un problème aigu. En revanche la montée des sectes l'inquiète et l'on ne sait que trop le rôle qu'y jouent souvent de troubles appels sexuels. Alors elle pourrait se demander si l'heure ne serait pas venue de libérer en son sein au moins la parole sur ces questions ; c'est un appel insistant qu'on se permet de lui adresser, à elle qui est si largement responsable de la lourde chape de conformisme qui pèse sur la pratique et le langage de l'amour malgré d'indéniables progrès.

En attendant les libérateurs chrétiens de l'amour... Pourquoi pas ?

Prostitution: fantasmes et réalités

Jean-Luc Hennig n'en est plus à sa première provocation. Nous avons eu à connaître l'une d'elles quand elle s'est placée dans le cadre d'une classe de lycée, et, comme dans l'affaire des petites annonces de FR3, il s'agissait déjà d'homosexualité. Ce goût de la provocation, dont il ne se cache pas, peut s'expliquer. Il peut même s'admettre dans le domaine des médiats (avec un t, selon Hennig), surtout lorsqu'il vise à débusquer les questions que les tabous sociaux plongent dans l'enfer des choses qu'on n'ose regarder en face. La mort, l'homosexualité, la prostitution, etc. relèvent en général de l'indécence. Cela se passe de manières bien diverses selon les temps et les lieux, mais ne parlons que de sociétés du genre de la nôtre.

S'agissant de provocation intelligente et opportune, nous avons pensé associer à ce talentueux journaliste — qui vient de publier «Grisélidis, courtisane», chez Albin Michel — une autre provocateur, tellement pertinent et sympathique : Marc Oraison, à propos du livre composé peu avant sa mort : «La prostitution... et alors ?» (Seuil). L'un et l'autre veulent faire prendre conscience à l'opinion, laïque ou chrétienne, du caractère douteux d'une certaine réprobation prétendument vertueuse de la prostitution. Celle-ci est sommairement exécutée comme un avilissement de la sexualité par la vénalité ; les prostituées, hommes et femmes, clients ou exploitants, comme le comble du méprisable. Or c'est là une simplification grossière et une réduction bien injuste. Que cherche donc le client auprès de la personne qui se prostitue ? Pas seulement ou nécessairement ce qu'on pense... Le long dialogue qu'offre l'ouvrage d'Oraison entre un gigolo et son semblable (pp. 23 à 58) et les confidences de Grisélidis (quinze ans de métier) à Hennig le montrent surabondamment. Mais alors que le journaliste en reste au niveau du vécu d'une prostituée hors pair — indépendante, intelligente, généreuse, anarchiste militante — M. Oraison prend appui sur une expérience clinique et pastorale de psychanalyste-prêtre.

L'aspect vénal de la prostitution est largement trompeur, car l'argent qui circule du client à la personne prostituée joue psychologiquement un rôle bien différent de celui qui est perçu dans une relation simplement mercantile ; mais les psychanalystes ne savent-ils pas de même que l'argent dont on les paie n'a pas la même signification que celui

que l'épicier reçoit de ses clients ? Il faut accepter de voir la complexité d'une situation où la recherche érotique, même si elle est souvent urgente, est loin d'être seule en cause et n'est pas toujours le mobile prédominant. C'est une relation humaine d'un certain genre qui est engagée, bien plus riche qu'on ne croit, quand un client fréquente une prostituée ou qu'un gigolo racole son semblable. Tel se prostitue parce que cela lui permet de sortir de sa solitude et de faire connaissance avec des gens, voire de nouer, après, des amitiés ou l'argent ne joue — faut-il l'ajouter ? — plus aucun rôle. Tel autre drague des militaires ou des flics pour le plaisir de bafouer ce qui représente la loi. Tel autre trouve aussi gratifiant de donner du plaisir que d'en recevoir. Quant à Grisélidis, elle en sait long sur la misère sexuelle de tant de gens — normaux apparemment, comme vous et moi — mais dont les ébats conjugaux sont d'une pauvreté affligeante. Et que dire de cette misère-là quand il s'agit d'immigrés esseulés de nos cités, d'hommes d'âge plus que mûr ou de handicapés difformes, à la limite de l'impuissance et de l'impotence ! Grisélidis s'échine et quelquefois s'acharne à leur procurer un petit plaisir qui, dans bien des cas, leur donne le sentiment d'être reconnu dans leur qualité d'hommes et de rajouir. On est saisi d'admiration devant le talent de psychologue (même de psychothérapeute), l'art d'un travail sur mesure et le dévouement évident de cette femme cinquantenaire, «complice» — c'est son propre terme — des faiblesses de ses clients, qui le lui rendent bien par des paroles ou des lettres de gratitude et la paient souvent d'une longue fidélité.

Exploitation

Il est tout à fait évident qu'elle trouve un intérêt considérable et l'épanouissement d'un authentique équilibre humain dans un rôle qui s'apparente paradoxalement à celui d'une assistante sociale. Certes, on ne peut — à partir d'un cas, si suggestif soit-il — oublier ceux, si nombreux où la prostitution est une exploitation de la pire espèce et ne peut inspirer que dégoût et révolte. Mais prenons-y garde : l'exploitation la plus manifeste et la plus répugnante n'est pas dans le fait prostitutionnel lui-même mais dans le proxénétisme qui se greffe sur lui. Quand le terme d'«exploitation» est employé à propos du premier, on peut s'interroger... D'abord, si exploitation il y a, elle est récipro-

que, ce qui n'est pas de peu d'importance. Par ailleurs un regard lucide et honnête devrait nous amener à reconnaître que, jusqu'à preuve du contraire, l'économie humaine n'est guère concevable sans une certaine exploitation d'un agent économique par un autre. Au fond, tout est dans le domaine d'application, dans le degré atteint dans l'aliénation de la liberté personnelle, dans la simplification plus ou moins brutale des rapports humains, dans la mise en œuvre de contre-poids ajustés et efficaces.

Et sur ce dernier point la raison pratique, de paradoxe en paradoxe, se trouve malmenée sinon en déroute. Pourquoi certaines prostituées ne tiennent-elles aucunement à quitter ce curieux métier, souvent physiquement éreintant, même dangereux et blâmé par la majorité des gens qui le sanctionnent par la mise à l'écart sociale ? L'appât de l'argent facile n'est pas une explication suffisante. Pourquoi les efforts, répétés et divers sinon contradictoires, des pouvoirs publics sont-ils de si peu de fruit ? Ne parlons pas de la part d'échecs significatifs que connaissent les œuvres charitables chrétiennes. Les féministes elles-mêmes ont du mal à trouver une position nette et satisfaisante devant le problème, comme de récentes déclarations semblent le suggérer. Mais autant on a le droit d'être agacé par le nœud complexe des difficultés en cause, autant il est clair que la réprobation seule peut être une attitude facile et simpliste, hypocrite même à la limite.

Sur le plan social, il est difficile de ne pas se demander si cet aspect « cour des miracles » qu'est si souvent la prostitution, ne joue pas dans notre type de société un rôle d'exutoire. M. Oraison emploie la métaphore, sans doute à bon escient, de la cocotte-minute et de son sifflet avertisseur... Il dénie le qualificatif de « fléau social », que méritent au contraire l'abus des drogues (l'alcool n'est pas la moindre) et la montée de la violence. Mais le plus grave est l'universalité et l'antiquité du phénomène, qui apparaît tout autant qu'actuellement en Occident « dans des sociétés fort différentes de notre société occidentale moderne, où les conséquences de l'industrialisation et du capitalisme n'existaient absolument pas » (p. 91). Et de rappeler qu'A. Chouraqui a noté que l'antiquité des temps bibliques ne fait pas exception : la prostitution a « droit de cité chez les Hébreux », quoique théoriquement réprouvée ; l'essentiel est qu'elle n'ait aucun relent d'idolâtrie, comme cela arrivait justement chez les peuples environnants (pp. 14-15). Qu'elle

surgisse ainsi partout et toujours amène le psychanalyste à s'interroger sur les causes profondes. Il pense qu'il y a une « psychogénèse de la prostitution » (cf. pp. 91 sq.). La personne prostituée aussi bien que son client souffrent d'immatrité sexuelle ; ce sont des mal-aimés chez qui la relation au couple parental est perturbée. A propos de l'argent qui interfère dans l'activité érotique, Oraison estime qu'il y a « carambolage — ou discernement insuffisant — entre deux étapes primitives de la vie affective », donc entre l'anale et la génitale.

Ratage

Sur le plan spirituel son ouvrage n'est pas moins riche d'indications intéressantes. On ne s'étonnera pas qu'il mette en cause l'attitude traditionnelle et encore si courante des chrétiens : leur indignation, il faudrait s'assurer qu'elle n'est pas un signe révélateur d'une sexualité quelque peu perturbée. Et on sait du reste qu'avec l'héritage d'une certaine tradition chrétienne, c'est la croix et la bannière pour atteindre un équilibre sexuel humainement et chrétiennement satisfaisant. Comme l'aberration puritaine nous encombre encore ! C'est que « la jouissance sexuelle est ressentie en quelque sorte comme « inquiétante », sinon même comme confusément coupable, en tant que telle » : « réaction tout à fait étrangère au contenu du message biblique », qui se garde de majorer la sexualité dans son importance, positivement ou négativement. Devant l'énormité de fait de la prostitution, Oraison se demande si on n'est pas devant un des grands échecs humains, un parmi d'autres comme les haines, les racismes en tous genres, etc. Qu'est-elle sinon une somme vertigineuse de ratages divers de la communication ? Mais ces échecs sont « inhérents », semble-t-il, à la nature humaine elle-même dans sa faiblesse et son inachèvement » (p. 127). Le drame est qu'à vouloir à toute force faire disparaître l'ivraie multiforme, on n'arrache le bon grain ; la sagesse est que l'homme consente à sa finitude... Sagesse de Saint-Louis, sagesse des Hébreux, sagesse de Jésus lui-même : on comprend mieux ainsi non seulement que Notre Seigneur ne se soit pas gêné de fréquenter lui-même des femmes de « mauvaise vie », mais qu'aux biens-pensants d'alors (et d'aujourd'hui) il ait déclaré : « Les gabelous et les putains iront devant vous dans le Royaume de Dieu » (Matt XXI, 31).

Jean-Luc Hennig *Grisélidis, courtisane*, Paris, Albin-Michel.

Marc Oraison *La prostitution... et alors ?*, Paris, Éditions du Seuil

Mariage, Eglise et fait sexuel

Encore un ouvrage sur le mariage, dirait-on. Et on se prépare à un nouveau défilé de vieux préceptes plus ou moins mis au goût du jour. Mais il faut dépasser cette prévention initiale. L'auteur n'a pas l'intention de jouer au théologien, fatigué qu'il est de voir tant d'ouvrages répétitifs où se développe «un type de pensée ancrée en elle-même, commentant ses propres commentaires pendant que tourne le monde».

Il a perçu le sourd questionnement qui sort du peuple de Dieu, au sujet d'une théologie du mariage prétendument irrreformable. Sa pensée se tient délibérément dans le cadre de la civilisation occidentale actuelle, où ce questionnement se fait jour depuis «*Humanæ Vitæ*» et même bien avant déjà. Il est banal de constater que le mariage civil, de plus en plus réduit à un enregistrement social, se vide de sens ; or les hommes et les femmes éprouvent le besoin de donner sens à leur alliance et de trouver des lieux où exprimer ce sens : ainsi la rencontre d'un homme et d'une femme, évènement majeur d'une existence, peut trouver une chance nouvelle dans le mariage chrétien. Mais l'auteur, en défiance à l'égard des pièges d'une universalité illusoire, ne veut écrire que pour les humains autour de nous, pris avec leurs références culturelles, dans leur modernité : point de vue qui ne va pas sans quelques risques dont l'auteur a conscience, mais c'est le seul qui soit réaliste et honnête et, peut-on estimer, pastoralement justifiable.

Cette pensée qui veut se situer «à l'articulation d'une affirmation dogmatique et d'une problématique culturelle», est donc amenée à examiner le rapport entre sexualité et culture en prenant comme axes de sa démarche trois concepts centraux : nature, personne, relation. Elle avoue son horizon anthropologique : une vision de l'homme en tant que relation, du sens qui naît de celle-ci, de l'humain dans un monde où il est condamné à innover, à vivre dans le risque d'une liberté créatrice.

Dimension communautaire

On attend de la voir se développer sur le terrain central du signe : on est frappé par les remarques pénétrantes sur le symbolisme de l'Alliance, mot-clé du lien entre Dieu/Humanité et Christ/Eglise comme du lien entre partenaires du couple homme/femme ; le commentaire sur le couple d'Adam et Ève, signifiant à sa manière, est bien suggestif. On est heureusement surpris aussi par les pages sur la dimension communautaire du mariage chrétien. Car c'est la communauté croyante, donc aussi les célibataires, qui est signifiante, et les couples mariés portent collégialement la fonction sacramentelle du mariage : pas de surcharge idéologique donc, où chaque couple se sentirait comme écrasé par la responsabilité qu'on lui imposerait en dépit d'évidentes limitations et imperfections. Mais pour que la communauté puisse être responsable de la qualité conjugale de la vie de chaque couple chrétien, encore faut-il qu'elle ait une existence autre que larvaire !

Le moins intéressant de l'ouvrage n'est pas le dernier chapitre, où l'auteur examine deux groupes de difficultés actuelles dans la réalisation de l'intention sacramentelle : le nouveau rapport à la vie (contraception et avortement) et le nouveau rapport au temps (fidélité et indissolubilité). Vues lucides, nuancées et courageuses, dirons-nous avant de nous demander si on peut actuellement pousser plus loin de telles pensées, les choses étant ce qu'elles sont, c'est-à-dire tant qu'une réflexion globale sur «l'Eglise devant le fait sexuel» n'aura pas été délibérément acceptée par le Magistère... L'auteur suggère une attitude positive devant l'Eglise institutionnelle dont il montre, certes, les blocages et dégâts que provoque son légalisme, mais aussi que cette tare n'est nullement inhérente à l'essentiel de son être et de son message.

A. Desserprit *Le mariage, un sacrement*, Le Centurion, coll. Croire et comprendre

Christ, Eglise et couple

Dans le numéro 1 de la nouvelle série de FHE (juin 1980), Pierre Rémy présentait un document sur le mariage, élaboré par la Commission internationale de théologie. Reprenant une partie de l'analyse qu'il avait faite alors, il a publié dans la *Revue des sciences philosophiques et théologiques* de juillet 1982, un article très intéressant intitulé : *Le mariage, signe de l'union du Christ et de l'Eglise. Les ambiguïtés d'une référence symbolique*, dans lequel il me paraît opportun de souligner un point particulier. Traditionnellement, le mariage chrétien est référé à l'image de l'union du Christ et de l'Eglise, elle-même transposition de la figure vétérotestamentaire de l'amour de Dieu, époux fidèle de son peuple Israël. Rappelant l'utilisation de ces images, à la fois comme mythe explicatif et modèle à reproduire, dans la théologie du mariage, Pierre Rémy en dévoile les difficultés et les ambiguïtés. D'autres, comme lui, ont dénoncé cet emploi ambigu d'un langage biblique et ses implications éthiques. Je voudrais surtout remarquer ici que Pierre Rémy, après avoir montré comment l'interprétation habituelle qui est faite du symbole nuptial de la Bible est incapable de rendre compte de la réalité du mariage chrétien, propose un autre cheminement symbolique de la pensée, à partir du même élément scripturaire et traditionnel. Il s'agit bien toujours de dire que l'amour du Christ pour l'Eglise est une référence fondamentale pour penser le mariage chrétien, mais en plaçant le couple — et non la femme seulement — dans la situation de l'Eglise. C'est sur cette image non-habituelle dans le symbolisme catholique du mariage que je veux m'arrêter afin d'indiquer un chemin de sens qu'elle me paraît ouvrir.

En disant «L'homme et la femme sont tous les deux du côté de l'Eglise», on donne en effet à la figure symbolisatrice de l'union un autre champ d'évocation. Elle ne conduit plus à voir la femme en vis-à-vis de l'homme, comme l'Eglise en vis-à-vis du Christ ; mais, époux et épouses ensemble, dans le partage d'un même rapport, sont situés en vis-à-vis du Christ. Ils symbolisent ensemble l'Eglise

qui tente de répondre par l'amour et la fidélité à l'indéfectible amour du Christ. Il n'y a plus ici un modèle d'union à reproduire, mais plutôt une situation chrétienne à vivre à deux qui, dans la mesure où elle est enrichie de l'amour du Christ, est signifiante, pour sa part, du Royaume de Dieu. Là est perçue la mission symbolisatrice du couple, car cette situation chrétienne a la particularité de se vivre à deux, deux qui se sont voulus ensemble, précisément, sur l'accord de leur différence sexuelle Homme et femme, unis en tant que tels, leur communauté de vie intègre l'exercice de leur sexualité réciproque. La différenciation sexuelle dont Pierre Rémy rappelle qu'elle est «le sommet de l'acte créateur», donc radicalement bonne, devient ici particulièrement porteuse des valeurs de respect, d'amour, de liberté, vivifiées par l'Evangile, puisqu'elle constitue l'élément fondateur d'une situation d'Eglise : le couple chrétien. Et ce couple chrétien ainsi instauré sur l'amour et la sexualité unie dans sa différence, est bien réellement un état de vie ecclésial, reconnu sacramentellement, capable autant que tout autre état de vie, de signifier l'amour du Christ pour l'humanité. La corporité masculine et féminine des deux époux y développe tout son sens et sa grandeur. Dans cette perspective, mari et femme peuvent témoigner, selon l'expression de Pierre Rémy, de la «réconciliation des sexes» au cœur de leur vie conjugale, réconciliation qui est, ne l'oublions pas, un des signes évocateurs de la vie selon l'Esprit. Pour ceux qui ont «revêtu le Christ» a écrit Paul aux Galates, «il n'y a plus l'homme et la femme» en situation de conflit, mais des êtres qui sont «un en Jésus-Christ».

Pas plus qu'en aucune autre situation, les chrétiens en couple ne pourront vivre sans défaillance la perfection de l'amour, mais leurs réussites, les avancées et les progrès tout comme les pardons, de leurs relations aimantes vécues dans la conjugalité de leurs cœurs et de leurs corps, seront toujours signes de l'amour sauveur de Dieu, cet amour inconditionnel dont nous savons bien qu'il nous prend à cœur, tout entiers, corps et esprit.

Marie-Jeanne Bérère

CLAMEUR ET PRIERE DE FEMMES

Dieu de nos mères, existes-tu ? Dieu notre Mère, où es-tu ?
 Nous cherchons ton visage dans le monde et dans une Église à l'image du monde
 Dieu notre Mère, n'entends-tu pas ?
 Nous sommes les portes du diable, dit Tertullien.
 Nous sommes des être déficients, dit Thomas d'Aquin.
 Nous sommes des hommes manqués, dit Freud.
 Nous ne pouvons «représenter le Christ», dit une théologie.
 Dieu notre Mère, ne vois-tu pas ?
 On nous chosifie, on nous commercialise, on nous bestialise.
 On exhibe nos corps sur l'écran et le panneau-réclame.
 On nous bat comme des bêtes de somme.
 Nous «mourrons à tue-tête» dans les ruelles comme dans les chambres.
 Nous ne pouvons nous promener le soir sans risquer d'être violées,
 tellement on a usé et abusé de nous.
 Dieu notre Mère, n'es-tu pas consciente ?
 Etre née femme nous marque dans tout notre être.
 On démolit notre moi profond en nous traitant en êtres irresponsables.
 On nous lave le cerveau pour faire des hommes nos dieux.
 Nous sommes opprimées, aliénées par les pouvoirs masculins.
 Dieu notre Mère, serais-tu à l'image de l'homme ?
 «Il n'y a rien là !» disent-ils. Il y a trop là pour eux !
 Dieu notre Mère, nous croyons en toi si nous osons te parler ainsi.
 Donne-nous le courage de prendre notre parole et notre place.
 Aide-nous à aider nos sœurs à prendre leur parole et leur place.

(SOCABI)

FEMME

*Un être
 qui n'a pas fini d'être
 non la rose légendaire
 angélique
 que les poètes ont chantée
 non la sorcière maudite
 que les inquisiteurs ont brûlée
 non la prostituée
 redotée et désirée
 non la mère sanctifiée
 non la vieille fille fanée
 délaissée*

*non la toujours obligée
 à la beauté
 non la toujours obligée
 à la bonté
 non la toujours obligée
 à la duplicité
 non pas celle qui vit
 quand on la laisse vivre
 non celle qui toujours
 se doit de dire oui
 non.
 Un être qui se cherche
 et qui commence d'exister.*

Alaïde Foppa
 Poète guatémaltèque disparue

«Je te salue Marie, debout contre le bois concret. Impuissance absolue du cri maternel. Echec intolérable du ventre possesseur. Ultime séparation par voie de déchirure. Je te salue violée par la Sauvage, quittée par le Fils et soumise au mystère».

Andrée Pilon-Quiviger, *l'Éden éclaté*

LA TERRE NOUVELLE ET L'ÉGLISE NOUVELLE

Alors je vis une terre nouvelle et une Église nouvelle,
car la terre des mâles a disparu et l'Église des hommes n'est plus.
Et les cités nouvelles, l'Église sainte,
je les vis bâtir par les épouses et époux ensemble.
Et j'entendis la louange des croyants et croyantes qui clamaient :
Voici la demeure de Dieu avec les femmes et les hommes.
Il demeura avec eux et avec elles.
Elles et ils seront son peuple et son Église, hommes et femmes à part entière.
Et lui sera le Dieu avec elles et avec eux.

Des yeux de la femme il essuiera toute larme.
La mort de la domination, de la violence, du viol ne sera plus.
Il n'y aura plus de femmes mineures ni de femmes opprimées,
car le monde ancien a disparu.

Et le Dieu de l'homme et de la femme dit :
Voici, je fais toutes choses nouvelles.
Femmes et hommes, hommes et femmes vivront ensemble l'amour responsable,
et la mort du fœtus ne sera plus.

Puis il dit : Ces paroles sont certaines et vraies.
Il dit encore : C'en est fait, je suis dès le commencement et jusqu'à la fin.
A celles qui ont soif, je donnerai la source de liberté.
Au commencement, je les fis mâle et femelle.
A la fin, l'homme ne dominera plus sur la femme.

La vaincue sera la vainqueur de l'inégalité.
Je serai leur Dieu et lui sera mon fils et elle sera ma fille.
Hommes et femmes, femmes et hommes
concélébreront en rendant grâce au Dieu libérateur
en Église au visage d'hommes et de femmes.

Paraphrase de Ap 21, 1-7

Extrait de *Paroles de femmes et parole de Dieu*, Gertrude Giroux, Les Carnets Bibliques de SOCABI, 1981, publié par la Société Catholique de la Bible, Montréal. (En France : Apostolat des éditions, 48, rue Dufour, 75006 Paris).

Corps perdu,

corps retrouvé

Leur corps s'étale en tranches et par morceau, un sein, une cuisse, un galbe, hyper-sexe sous tous les angles art et porno, pub ciné murs et métro, rigolo porno romanquat' sous photos naturo et écolo.

Corps de femme jeune, modèle envié, corps de jeunesse, modèle copié. Moins t'as d'espoir, plus tu profites : le corps est découvert, parfumé d'herbes et jouvences, encensé, poivré, pigmenté, à point, saisi, croustillant, chaud et doré, il est à boire, voir et manger, s'enfourer et s'oublier, faire l'enfant, se laisser bercer pleurer supplier se consoler êtreindre faire le maitre plier pressurer cueillir et vendanger, délaisser abandonner et revenir rendre esclave lier détruire venger piétiner éparpiller, mépriser moquer blesser.

Le corps féminin envié et redouté par le «corps fort». Alors violé, voilé, excisé, marqué, domestiqué, maqué, utile, fécond producteur enfanteur productif nourrissant soignant plaisant soumis lisse silencieux régulier quotidien privé. Du corps rien à dire quand on a pris la tête. Le corps sert mais n'interfère pas. On le laisse régner juste pour la détente, le repos du guerrier dessus dessous chacun reprend sa place, la place qu'il lui faut, qui lui convient qu'il a toujours eu sauf nature à l'envers et injure à l'homme et à Dieu honte à celle qui a renié son sexe. Que le corps se taise et rapporte, c'est la paix. Et pour éviter la guerre qu'il serve à régler les conflits, échanges, fraternité entre hommes. Et si c'est la guerre, que le corps se couche et se traîne, qu'il supplie, pleure et se torde, de toutes façons les mères de Mai sont des folles et les sœurs et les femmes, les grand-mères et les filles. Nous chassons leurs cris. Et les corps suppliciés ne seront pas reconnus ils n'ont plus de visage et pour sexe un trou et des rats quelquefois les mêmes qui mangent les enfants qui cherchaient à manger. Leurs mères pleurant le sang de la honte et de la faim.

Frères et sœurs, pères et mères, amants amantes et ces amis et ces ethnies, ces

peuples entiers, ils ont tout jeté en prison, exilé loin des terres connues, isolé en baraques, en camp, en quartier, en files... Ils ont privé d'air d'eau de pain d'oiseau de cœur, mis à nu, mis à honte, mis à bout, torturé, supplicié, moqué, ranimé, rendus fous. Ils ont injecté, drogué, asservi, ils ont rompu aux chocs aux ondes à la seringue aux liens au fouet aux sarcasmes aux excréments, ils ont éparpillé les corps brûlé jeté au vent, perdus méconnaissables enfouis, découpés fondus scellés cimentés.

Chaque corps peut être à l'autre asservi, par les autres traversé percé violé exploité, chaque sexe et chaque âge prostitué, chaque souffrance seule, reniée, recluse, parquée, murée, mise en cabanon, en asile, au grabat, chassée et la vieillesse, et la laideur, l'asthénie, l'anomalie, l'invalidité, l'infirmité, cachées, la mort travestie.

Mais de souffrance en espoir et d'espoir en entr'aide, c'est le corps des femmes qui le premier s'est éveillé. De corps asservi, exploité, humilié, de corps restauré il dit sa parole d'expérience, de naissance et de joies, et de vie, et de pain, de mains tendues, de paumes et creux d'eau jour après jour offerts. Le corps des femmes raconte qu'il est revenu des mythes suborneurs, de l'exil et du mensonge trompeur des principes qui ignorent le corps et le cœur et se gouvernent à têtes froides et hautes le plus souvent entre hommes. Le corps des femmes est debout, il parle et rit aux partenaires, à ses enfants filles fêtées, fils aimés, grandis femmes et hommes solidaires.

De dignité restaurée, de droits et de chances instaurant les différences, la parole à cœur et à cri s'est émerveillée. Cœur à cœur offerts, corps à corps appuyés, corps à cœur respectés. A corps perdus corps rendus. A cœur ouvert en corps retrouvé de mutualité, même histoire de désir et patience de tendresse. D'espérance au cœur, allons courage au corps ! Corps et cœurs en grâce d'humanité !

M.Th. van Lunen-Chenu

Sortir d'Égypte

Le mercredi 8 décembre 1982, une messe a été célébrée, en l'Église Saint-Merri, à Paris, à l'occasion du passage en France, d'une délégation du Comité œcuménique Justice et Paix du Guatemala. La délégation était composée d'un prêtre et de deux cathéchistes, dont l'une appelée Carmelita, indienne, a fait l'homélie, en espagnol, au cours de la célébration. La traduction en a été faite au fur et à mesure, par séquences.

Carmelita salue en Maya

Cette salutation très cordiale vous est envoyée par la tribu indigène du Guatemala (Carmel), une des vingt-deux tribus indigènes du Guatemala. Je suis cathéchiste et j'ai travaillé dans des communautés chrétiennes. Comme chrétiens, nous ne supportons plus les grandes injustices qu'il y a dans notre pays, le Guatemala, et c'est pour cela que nous sommes sortis pour le dire au monde. (...) Dieu, dit à Moïse, cet ami de Dieu, «Va vers ce chef, va vers ce Pharaon». Je pense à la situation du Guatemala ! Moïse se dit : «Moi, je vais aller voir ce Pharaon, moi qui suis tout petit. C'est possible, ça ?». Cependant, Dieu l'a décidé ainsi. Les cris sont montés jusqu'à Lui. Il ne les a pas tus. C'est pour cela qu'Il les oblige à sortir de ce pays. Guatemala, aujourd'hui, est dans la même situation. Ce pays souffre : l'exploitation, la discrimination, l'oppression... Cette souffrance vient depuis beaucoup d'années... Depuis le jour où les européens sont venus là-bas — ils ont vu Guatemala, ils ont vu un grand pays, quelque chose de beau ! Et alors, ils ont dit : «Cette terre, elle est belle, c'est vrai, mais elle est pour nous». Ils ne vinrent pas pour collaborer, pour nous faire une faveur, sinon pour détruire. Alors ils ont dit : «Ce morceau de terre est pour toi, cet autre pour moi, mais les gens du pays qu'ils s'arrangent comme ils peuvent !». Depuis ce temps, vraiment, ceux qui étaient les propriétaires du Guatemala, les Indiens, les Mayas, ont servi d'esclaves ! Mais le peuple est pacifique, le peuple a supporté beaucoup de choses. Nous avons vécu dans ce pays où nous n'avons pas nourriture. Ce pays où la majorité de la population est analphabète... il n'y a pas d'écoles ! (...) D'innombrables maladies dans nos communautés, nos villages, mais personne ne nous écoute, person-

ne ne se préoccupe de cela. Mais les riches, eux, qui ont beaucoup de choses amassées, entassées, ils ne se préoccupent pas de notre situation.

Mais grâce à l'Église, grâce à la Parole de Dieu, nous avons pu nous éveiller, ouvrir nos yeux. Nous nous sommes rendus compte qu'il y a un Dieu qui veut le bonheur et pas l'ingratitude (l'injustice). Nous nous sommes éveillés parce qu'ils nous disent que nous, les indiens, nous sommes bêtes, des imbéciles, mais maintenant nous avons relevé la tête. Durant toutes ces années, nous avons peut-être péché parce que nous avons beaucoup souffert... et nous n'avons rien fait... seulement nous nous sommes gratté la tête et nous n'avons rien fait. Le peuple a dit : «Non, c'est terminé, maintenant, l'exploitation !». Pour ne pas continuer à pécher parce que Dieu ne veut pas que nous marchions tête baissée, courbés... Dieu espère, attend la libération, le bonheur du peuple du Guatemala. Lever la tête, pour les riches, pour les grands propriétaires, cela, c'est du communisme, c'est de la subversion.

Mais est-ce que Dieu n'a pas demandé au peuple de sortir de l'esclavage ? Alors, nous, nous avons uni nos idées... mais ça nous a coûté la vie. Des prêtres sont morts et des milliers de cathéchistes pour prêcher la vérité. Et si Dieu exige de nous que nous disions ce qui est caché ! Mais, si moi, je viens en Europe pour simplement faire une visite et si je n'ai pas dit ce qui se passe là-bas, ce n'est pas possible parce qu'en moi brûle le désir de dire la vérité. Nous sommes venus demander la solidarité parce que notre gouvernement, la solution qui a lui, c'est de massacrer tous les gens. Le pharaon qui est aujourd'hui au Guatemala... qui est Ríos Montt... qui cause au nom de Dieu ! Il envoie des centaines de soldats, dans nos villages, qui brûlent nos maisons et qui brûlent le peu de maïs que

des centaines d'orphelins qui sont restés. Personne ne s'occupe d'eux. Nos enfants sont tout enflés ; ils sont cachés dans les montagnes et les ravins. Je crois que nous ne sommes pas des renards ni des lapins. C'est pour cela que nous avons besoin de votre aide, qu'elle nous est nécessaire, pour qu'on dise partout, qu'on fasse connaître ce qui se passe là-bas, parce que, jusqu'à présent, le président a voulu cacher cela. Il parle au nom de Dieu pour vous cacher ce qui se passe dans mon pays. Le peuple crie mais il n'a pas d'armes ; au contraire, le gouvernement, lui, n'a pas le peuple mais il a les bombes — il a toutes sortes d'armes. Celles que lui envoie le gouvernement des États-Unis. C'est pour cela que nous cherchons plus d'amis pour pouvoir crier à ce gouvernement... Nous savons que la lutte que nous menons est difficile et nous la menons depuis longtemps... mais elle va vers un Guatemala libre. Ils ont donné au Guatemala le nom d'«éternel printemps», mais, maintenant, c'est plutôt l'éternelle mort ! et on veut que ça change ! Souvenez-vous de l'Évangile de Jésus où il dit : «Tout ce que vous avez fait au plus petit d'entre les miens c'est à moi que vous l'avez fait». Comme Peuple de Dieu, ce que Dieu exige de nous, c'est l'Amour. Comme Peuple de Dieu, demandons que se réalise ce que nous avons chanté : «Donne-nous un cœur grand pour aimer, pour que s'étende l'Amour et la fraternité !». Je ne veux pas prolonger davantage, mais je vous remercie beaucoup pour votre attention.

Homélie à Saint-Merri, Paris, 8-12-1982,
par Carmélita

nous avons pu récolter. Rios Montt, qui envoie ses soldats pour frapper, à la machette, les gens et les enfants qui seulement demandent à manger. Ils violent les femmes, ensuite ils les arrosent d'essence et y mettent le feu ! Une femme enceinte, ils l'ont suspendue par les pieds, ils lui ont ouvert le ventre, en ont sorti l'enfant et l'ont tué ! Si nous ne disons pas cela, c'est un grand péché devant Dieu parce que Lui, sait cela. Comment peuvent-ils sortir les enfants du ventre de leurs mères, avant d'être nés ! Ils veulent leur faire quitter la vie dès avant de naître. Les soldats disent : «Des gens, il y en a partout dans le monde, il faut terminer avec les indiens». La population guatémaltèque, nous sommes des mayas, mais nous sommes des personnes humaines. Les soldats nous regardent comme si nous étions des bêtes. C'est vrai, les soldats disent : «Les indiens, ils sont vilains». C'est vrai que nous sommes vilains mais qu'est ce qu'on y peut ? Dieu nous a fait ainsi ! (*Carmélita, ici, pleure*)...

Il nous a fait petits, de couleur, mais je ne peux pas me mettre un masque ; c'est comme ça que je suis ! C'est vrai que nous sommes vilains, mais nous sommes des personnes. Nous avons la même Esprit de Dieu. Nous avons la même vie ! Nous sommes venus chercher votre solidarité, pour que vous fassiez pression sur notre gouvernement pour qu'il cesse la répression que nous vivons. C'est très important, aussi, l'aide humanitaire pour pouvoir sauver quelques vies, pour

Un corps d'espérance à retrouver ? Les femmes et l'ecclésiologie œcuménique c'est sans doute l'éclatement d'un corps ecclésiastique ancien, mais aussi, ce sont des femmes et des hommes nommés par ce Dieu qui vient et revient *au temps du renouveau* ; qui choisit les femmes et les hommes et les établit en route vers un corps ecclésial de réconciliation humaine radicale et inclusive, un corps de communion qui produise des fruits (Jn 15, 16).

Elisabeth J. Lacelle, Ottawa

Mon corps, cet ami blessé

«J'avais une vie libre, sportive, en harmonie avec mon corps. J'ai été tellement bien, mais cela fait un an que je ne vais plus à la plage. J'ai honte...». «Mon mari aimait beaucoup caresser ma poitrine lors de nos rencontres, mais depuis, il ne me regarde plus jamais. On s'arrange pour qu'il ne me regarde pas».

Oui, manifestement, il y a quelque chose de changé dans la vie des femmes à qui «ça» arrive : quand la mutilation du corps prend la forme de l'ablation du sein. La glande mammaire, dont la fonction première est la lactation est devenue dans notre société un critère d'identité sexuée et un symbole de féminité. C'est pourquoi, pour la quasi-totalité de celles qui subissent une mammectomie, l'enlèvement du sein est l'occasion d'une radicale mise en question de leur être-femme. Comment aimer, prendre à cœur, un corps blessé de cette façon ? Si l'on accepte l'opinion du dr. Tordjman, président de l'Association mondiale pour la sexologie, il faut croire que c'est une entreprise particulièrement difficile : «L'ablation du sein entraîne une névrose de deuil, incomparablement plus intense que celle que provoque la perte de n'importe quel autre organe, dans la mesure où la femme y situe son identité sexuée et sa féminité» (1).

C'est un fait. Le «culte des seins» auquel notre époque rend hommage de toutes les façons, n'a que trop bien fait son travail pour convaincre les femmes que leur valeur féminine réside dans leur poitrine. Aujourd'hui, être privé d'une partie si essentielle de la morphologie du corps féminin, c'est manquer d'un des atouts sexuels les plus vantés par la publicité. Mais ce manque est aussi — peut-être pour la première fois de la vie d'une femme, voire du couple — l'occasion de s'interroger sur le sens d'un corps sexué. Pour beaucoup de femmes à qui on a enlevé un sein, il faut un long apprentissage pour se sentir de nouveau à l'aise dans leur corps, pour apprendre de nouveau à s'aimer comme femme. Il y en a qui n'y arrivent pas.

«Pour une femme, dit une ancienne opérée, c'est quelque chose de perdu irrémédiablement. C'est difficile de comprendre ce qu'elle ressent quand on l'imagine à froid, mais quand on est confronté personnellement au problème, toute explication est superflue».

Si la réaction de la femme varie pendant les premiers jours après la découverte d'un cancer du sein, aucune d'elles ne reste indifférente devant une maladie aussi redoutable — et aussi devant la perte éventuelle d'un sein. Il y en a qui acceptent la nouvelle sans affolement, qui se disent qu'il faut prendre en main sans dramatiser leur situation. C'est une attitude qui leur permet souvent d'y parvenir. Mais chez la majorité des femmes, ce qui domine tour à tour ce sont des sentiments de révolte, d'angoisse, de refus, voire de culpabilité. «J'ai été très humiliée, je me suis éprouvée comme une bête piégée» témoigne une femme tandis qu'une autre va encore plus loin : «J'ai cherché en moi-même la cause de ce qui m'était arrivé. Pourquoi moi ? Est-ce une punition ? En quoi suis-je responsable ?».

Quand une femme apprend la vérité sur sa maladie, elle a souvent tendance à regarder autour d'elle, vers les autres personnes qui n'ont pas son problème ; elle envie les femmes bien-portantes : «Quand je rencontrais une femme dans la rue, je ne regardais pas son visage, j'admirais sa poitrine en me disant qu'elle avait de la chance !».

Une autre femme parle de certaines étapes par lesquelles elle est passée : «Avant l'opération, je ne pensais pas tellement au fait que je risquais de perdre un sein. Il m'était impossible de mettre de la distance entre ce que j'imaginai et ma nouvelle image. J'avais surtout peur de la mort. C'était après que c'était dur. Mon corps avait perdu sa symétrie, son aspect esthétique. Qu'on m'enlève l'autre sein alors ! Je me suis sentie seule au monde».

Réintégrer son corps

Souvent, ces sentiments de révolte et de solitude s'accompagnent d'un refus ou d'un dégoût du corps après l'intervention. C'est pourquoi il faut beaucoup de temps et de patience pour qu'une femme arrive à un nouvel équilibre vis-à-vis d'elle-même. Il faut un certain cheminement pour atteindre de nouveau une certaine sérénité intérieure. L'opérée ne se reconnaît pas tout de suite dans son corps blessé, dans ce corps qui offre à son regard un espace vide et une désagréable cicatrice à la place du sein disparu. De plus, elle se trouve confrontée à des problèmes qui ne l'avaient jamais préoccupée auparavant. Son intégrité corporelle, sa vie sexuelle avec son conjoint, son rapport avec ses enfants et son entourage, son habillement : tous ces aspects de sa vie quotidienne comportent des problèmes nouveaux. Il y a tant de changements à accepter quant aux mille détails de la vie ! Les assumer pour créer quelque chose de neuf, cela fait aussi partie du programme de guérison, de l'évolution vers une nouvelle reconnaissance de soi.

C'est dans le domaine des sentiments liés à une certaine morale que ce cheminement est sans doute le plus délicat à mener. Quand elle y réfléchit, une femme sait très bien qu'elle n'est pas réduite à ses seins, qu'il ne faut pas se laisser prendre par des mensonges publicitaires qui voudraient lui faire croire que la beauté de la poitrine est nécessaire pour la rendre belle et séduisante. Mais il n'est pas facile d'admettre la disparition d'une partie si intime du corps féminin, de faire son deuil vis-à-vis de cette partie si chère de soi-même. Cela est d'autant plus difficile que les seins dans notre société sont souvent investis d'une charge très lourde d'affectivité, de refoulement et de tabous que le passé personnel de l'individu, la formation religieuse et la culture ambiante ne font que renforcer. On comprend alors la difficulté de certaines femmes à surmonter le sentiment de culpabilité qui les saisit lorsqu'elles ne réussissent pas à mettre fin à leurs larmes et à assumer en paix leur nouveau corps. De plus, pour compliquer encore leur démarche, il y a toujours des personnes dans leur entourage prêtes à leur rappeler que leur situation n'est pas aussi mauvaise que cela, qu'il y en a d'autres qui souffrent beaucoup plus et que, de toute façon, cela ne se voit pas.

Critiques «religieuses»

Il y a enfin la religion pour leur dire que leur révolte est signe d'un manque de confiance en Dieu, qu'elles n'ont pas encore

accepté la volonté de Dieu, que cette préoccupation de leur corps n'est pas très «chrétienne» (2).

Ce genre de réflexion est particulièrement redoutable et risque de rendre encore plus difficile le travail de réconciliation avec un corps blessé, quand elle est motivée par un jansénisme latent. Dans ce cas-là, le mépris du corps va jusqu'à le réduire à la stricte utilité. Tout le reste est considéré comme excès. Se lamenter sur un corps en raison de son apparence altérée ce serait donc quelque chose de plus ou moins suspect, un comportement avec lequel il faut en finir rapidement pour pouvoir se concentrer sur le spirituel. Ce sont, peut-être les religieuses qui sont les cibles favorites de ce type de critique (N'oublions pas que le cancer du sein est particulièrement élevé chez les célibataires, chez celles qui n'ont jamais allaité). Comment décrire, par exemple, la souffrance psychologique et spirituelle d'une religieuse de 62 ans à qui on a non seulement enlevé un sein mais encore laissé une cicatrice particulièrement vilaine. Lorsqu'elle a trouvé assez de courage pour demander au chirurgien pourquoi il l'avait «charcutée» ainsi, il a répondu sèchement et d'un ton ostensiblement choqué : «Mais, ma sœur, qu'est ce que cela vous fait ?!».

Qu'est-ce que cela peut lui faire en effet ? Pourquoi cela doit-il toucher une femme qui a renoncé à une vie sexuelle normale et qui est censée ne pas s'occuper de son corps en dehors du minimum nécessaire ? Pas grand-chose sans doute, sinon l'essentiel : se sentir bien dans son corps.

Curieusement, c'est parfois, lorsqu'une femme pense à la possibilité d'une chirurgie mammaire pour reconstruire son image corporelle, que les sentiments de culpabilité l'assaillent le plus. «N'est-ce pas un luxe dont je peux me passer ?» se dit-elle. C'est vrai qu'il y a des femmes qui arrivent bien à s'en passer. Elles donnent des raisons tout à fait valables pour refuser cette démarche : «Je n'ai pas besoin de me refaire le sein. Ce qui est fait est fait». Voilà comment réagit une femme qui fixe son regard résolument sur l'avenir. Une autre donne comme raison son expérience positive avec son mari : «Cette épreuve a été quelque chose d'extraordinaire pour notre couple, il y a plus de compréhension, plus de tendresse entre nous. Non, je n'ai vraiment pas besoin de chirurgie esthétique pour me reconnaître pleinement comme femme !».

D'autres femmes, au contraire, y pensent : «J'y réfléchis souvent, mais je n'en parle pas facilement. Mon entourage est très discret, pudique, et mon médecin est plutôt con-

tre...». Ou encore : «Je savais que cela existe mais je pensais que ce n'était pas pour moi. Ce serait trop égoïste de ma part de vouloir refaire une partie de mon corps dont je n'ai pas vraiment besoin pour vivre. Mon chirurgien lui-même m'y a encouragée. Quand il me l'a proposé, je l'ai accepté. Cela a changé ma vie».

En effet, il faut du courage pour faire une telle démarche, non seulement en raison de la nouvelle anesthésie qu'il faut subir, mais aussi à cause des préjugés ou de l'ignorance chez la femme et dans son entourage. Si elle arrive à demander la reconstruction mammaire, c'est souvent à l'insu de ses proches, voire en opposition avec eux. Mais les femmes qui prennent la décision d'aller jusqu'au

bout, de faire une chirurgie mammaire ne regrettent pas tous les efforts qu'il faut pour y arriver : «Je ne vivais pas trop mal avec la prothèse extérieure, mais depuis que je me suis fait faire un implant sous la peau, je me sens mieux vis-à-vis de moi-même. Je retourne à la piscine. Je retrouve mon équilibre physique et psychique. En somme, je ne pense plus à ce qui m'est arrivé!».

C'est peut-être là, dans cette dernière phrase, la preuve qu'elle est réellement en paix avec son nouveau corps. C'est quand une femme, «à qui ça arrive», n'y pense plus, quand elle vit bien dans sa peau, qu'elle peut dire en toute vérité que la réconciliation avec son «ami blessé» est faite, qu'elle a vraiment pris son corps à cœur.

Donna Singles

(1) Dr. Gilbert Tordjman, "Le retentissement de la pathologie mammaire sur la sexualité" in *Le Généraliste*, N° 418, ec. 981, p 24.

(2) L'histoire de sainte Agathe parle d'une autre sensibilité chez les chrétiens du III^e siècle. Ceux-ci considèrent comme parfaitement normal le fait que l'intégrité corporelle de la martyre soit respectée avant sa mise à mort. La légende dit que la nuit avant son dernier supplice, saint Pierre apparut au fond du cachot de la sainte pour lui restaurer les seins coupés par ses persécuteurs – cela, malgré le fait qu'elle allait mourir le lendemain et que ses seins ne lui serviraient plus à grand chose. . .



CTL-Femmes

CHUCK

Corps plié, cœur apeuré

«Je suis pour la régulation des naissances par n'importe quel moyen. Et pourtant je suis catholique et mon mari est instituteur libre.

Je ne crois pas que Dieu exige que nous ayions une douzaine de gosses pour être sauvés, car ce serait trop dur. Comment voulez-vous vivre : avec des enfants de dix-neuf ans à dix mois ; avec des fausses couches entre les naissances ! Faisant et ayant toujours fait tout par moi-même : couture, raccomodages, lavages et tout le reste, j'en ai assez ; et je crois que, si je suis enceinte encore une fois, je me détruirai. Ce serait la meilleure solution».

«J'ai vingt-cinq ans, mariée très jeune, j'ai cinq enfants en sept ans de mariage.

Pour mon amour, le vrai, c'est du passé, car il m'arrive de détester mon mari, le rendant responsable de mes grossesses suivies. Les rapports conjugaux, ne m'en parlez pas, c'est une épreuve pour moi ; lorsqu'il faut que je me donne à mon mari, l'idée d'avoir un autre enfant suffit pour m'enlever tout plaisir. Donc je les évite tant que je peux, mais allez assez dire à un homme de s'en priver longtemps, non ce n'est pas possible, pas le mien toujours !».

«3000 foyers parlent» (Ed. ouvrières)

«Quand il rentre, des fois il est gentil et des fois pas, mais dès qu'il est là, je m'empêche de penser, je me plie à ses humeurs comme on dit et c'est bien ça, je me sens pliée comme la chemise que je viens de repasser, je me cache dans mes plis, dans les plis de mon corps plié vers la table, vers le fourneau, la chaise, le lit.

On dit qu'il y a des hommes qui frappent pourtant ce n'est nécessaire, nous sommes déjà toutes pliées de naissance.»

«Moi j'ai toujours peur mais je ne m'en rends pas compte, c'est comme une seconde nature, on dit ça aussi, c'est comme une peau sur moi, un peu serrée, qui me tient. Essayez de comprendre : cette peau de peur, c'est ma protection, j'ai peur que si je la perdais je ne serais plus moi-même, je serais une autre, plus heureuse, plus épanouie, peut-être mais dont j'ai peur. Oui, la peur, c'est une très vieille chemise qu'on reçoit à la naissance avec les cris que pousse grand-mère, que pousse ta mère à chaque instant

pour un couteau qui tombe ou bien parce qu'on entend l'homme rentrer. Après, on te fait peur de jouer dehors, de te déchirer la robe, les bas, de salir ta culotte, d'aller avec un garçon dans l'ombre. Peur d'être laide aussi, trop pâle ou pas assez développée, trop large de hanches, trop courte de bassin, les cuisses pas assez longues et peur le jour du mariage, peur dans l'attente de l'enfant et peur à sa naissance, peur de le laisser seul donc peur de sortir, peur d'en attendre un deuxième, peur que mon corps ne soit plus jamais comme avant (il ne l'est plus), peur qu'il ne m'aime plus à cause de ça, peur que sa secrétaire lui plaise davantage, peur quand l'enfant commence à marcher et peur quand il traverse la rue (je les conduis à l'école, je vais les rechercher, c'est mon job), peur des autres femmes, peur de ne pas être à la hauteur, peur que le dîner soit en retard, trop cuit, pas assez, peur qu'il se fâche, même sans raison, peur d'être frigide, enfin de ne pas être tout à fait une vraie femme».

Ceci (n'est pas) mon corps, Cahier du GRIF, numéro 3, Bruxelles, 1974.

L'Éden éclaté

Nos amies canadiennes de l'Autre Parole ont retenu dans leur cahier numéro 16 les extraits suivants de «L'Éden éclaté», (Montréal, Leméac, 1981), de leur compatriote Andrée Pilon-Quiviger. Nous avons aimé leur choix.

Un cri, un ventre, un écrit qui tisse, déchire et retisse l'expérience «d'être femme». C'est à travers sa nudité de femme, de mère surtout, qu'Andrée nous permet de suivre le long chemin de ses questions, de ses interrogations de foi. Elle a quarante ans «déjà»...! Il lui reste... plume, papier, expérience ouverte sur le monde et mots de poétesse. Il nous reste à lire, à comprendre et surtout à être ébranlées au creux de nos questions existentielles... bouleversée au cœur de mon expérience d'enfantement, de maternité, de féminité et de foi.

Andrée est maman... elle nous livre : «De quelque part émerge un malaise dont je me refuse de chercher le nom» (p.21). Elle décrit les illusions, les mythes qui entourent et bercent les porteuses d'enfants... Celles qui imaginent être le «tout» pour ces petits êtres... Mais ce n'est pas un «tout» qui possède un trou, un vide ? Oui, mères, nous sommes terriblement limitées, seules et petites ! «Mon enfant, mon amour, je n'ai que moi-même à t'offrir» (p.30)... et plus loin : «L'arbre de vie émerge des racines périssables. Mes enfants il n'y a pas de vérités pures». Mais pourquoi tant de limites, pourquoi tant d'espairs déçus ? ... Il semble que nous n'ayons pas compris nos limites existentielles, nous avons fermé nos yeux... Ou plus justement, on nous a appris à les baisser !

Ainsi nos grossesses, nos accouchements, ne sont-ils pas les expériences ultimes de nos limites et surtout de nos angoisses les plus profondes ? Pour Andrée, son expérience globale de maternité est éclatement, solitude, angoisse et distance. Expérience qui nous renvoie crûment à la nudité de la Condition humaine. «Je te rends grâce enfant de mes amours et de mes pleurs, bourgeon de la Sauvage, qui détériore mes puissances mythiques et me situe les pieds dans l'étrier de la Condition humaine» (p.83).

Et Andrée nous chavire vers d'autres problématique siennes :

Parler l'angoisse : «Derrière la culpabilité grouille l'angoisse originelle. La honte d'être

sexuelle, relève du sentiment d'infinitude» (p.42).

Parler l'amour : «Quand je t'aperçois dans l'embrasement de tes identités secrètes, je me lève au-dedans et je m'avance... J'espère aux fondaisons, je me renie et je m'affirme» (p.93).

Parler de la peur des richesses : «Mais à trop chercher le beurre sur le pain et à trop se passionner pour la finesse des tissus, on échappe à la saisie du souffle ténu qui passe dans le désert de la brise légère perceptible dans le seul silence» (p.105).

Parler la foi : Son cheminement de foi, si étrangement lié à la force, la soif et la succession de ses pas...

Parler l'Église : «J'ai cherché 40 années le petit peuple nomade et je suis tombée sur la foule installée dans les sacrements dont il faudrait chercher longtemps de quoi ils sont signes» (p.107).

Parler les sacrements : Ils sont tellement décrochés de la réalité, tellement vides de sens qu'Andrée, à travers les entrailles de son expérience globale de la maternité, nous ouvre les pistes de son interprétation des Évangiles et de sa compréhension des sacrements :

— «Je suis baptisée quand je signe mon cœur au centre d'une expérience vécue» (p.113).

— «L'esprit se donne là où, emmuré dans sa pauvreté, l'homme accomplit les pas décisifs en faveur de sa croissance» (p.117).

— «Le pain et le vin, ensemble célébrés, sont le signe de notre appartenance humaine et symbole de l'altérité de Dieu» (p.118).

— «La rencontre des différences constitue la «grande épreuve des mariées». Et la fidélité réelle veut que chacun promeuve la vérité de l'autre, dut-elle les séparer» (p.125).

Les paroles d'Andrée sont paroles de Femme et donc paroles de son corps : «Bienheureuse la Vierge vidée par la Sauvage. J'éclate. D'entre mes jambes coulent l'eau et le sang, sacrements des mystères de la vie» (p.60).

En chemin

vers notre corps glorieux

Me préparant à parler ici de deux ouvrages (*), je découvre que je ne peux pas les disjoindre car leur point commun, ou plutôt leur cœur, c'est le corps. Des corps apparemment bien différents car Andrée Pilon parle de son expérience maternelle, à partir de son corps de femme, à partir du ventre. Annick de Souzenelle parle de tout le corps, qu'elle parcourt des pieds à la tête, à partir moins d'une expérience que d'une vision, de sa vision de cabaliste chrétienne. Dans celui-là on est en plein quotidien ; dans celui-ci on plonge dans l'ésotérisme. Et pourtant je m'avise que les deux démarches se rejoignent par la prise au sérieux du corps, comme chemin vers son humanité, vers son humanité transfigurée à laquelle nous appelons l'Évangile.

Alors je vais tout mélanger, renonçant à puiser chez l'une ou chez l'autre, pour puiser en ce qu'elles ont laissé en moi ; renonçant à tout transmettre et même à dire l'essentiel mais espérant offrir quelques gouttes vraiment désaltérantes.

Par son corps, on est lié au ventre maternel, ce premier éden dont on voudrait bien n'avoir jamais été chassé. Et la mère est de connivence avec l'enfant car en le maternant elle se «revente» elle-même ; et le père est de connivence avec ce rêve de ventrage en évitant la paternité, en laissant durer le maternel fusionnel ; et toute la société est de connivence, y compris et peut-être surtout l'Église qui croit annoncer un Dieu Père en se voulant une sainte mère. Eden illusoire «le ventre féminin est le plus vicieux des cercles» qui nous empêche d'accéder à «la solitaire autonomie» à s'incarner vraiment dans son propre corps. Pas question de faire l'économie de l'incarnation personnelle, privée pour toujours des tiédeurs primales, une incarnation qui ne mène à Pâques, à la vie qu'en passant par le désert et les ténèbres du vendredi.

Et Jésus qui a pris corps est le chemin, car en lui notre corps est un chemin qu'il faut accepter de parcourir humblement en commençant par la base, par nos pieds, que Jésus, si nous ne le refusons, propose toujours de laver. C'est d'eux qu'il prend soin

avant de nous nourrir et de nous désaltérer, avant de consentir à ce que les siens, d'avance glorifiés à Béthanie par l'onction du parfum et les cheveux de Marie, ne soient cloués sur une croix. Des pieds aux hanches, ce n'est encore que le royaume de l'avoir, celui de l'homme encore enfant qui vit toute l'énergie qu'il reçoit au niveau de sa sexualité, d'une sexualité orientée vers une descendance au lieu d'être le point de départ d'une remontée. Il faut le choc d'un ange sur la hanche pour accéder au deuxième étage, celui de l'être, celui où la colonne vertébrale n'est autre qu'une échelle de Jacob, par laquelle il devient possible de monter vers le ciel ; Y entrer c'est commencer sa véritable incarnation, son entrée dans la vie, au-delà de la simple «ex-istence» où l'on sait bien n'être encore que «hors de l'être». Pour y entrer, il faut passer par la «porte des hommes» celle dont Jésus nous a montré le chemin en se faisant baptiser par Jean. Il faut renoncer à l'éden maternel, sortir des eaux matricielles pour se laisser plonger dans celles du Jourdain.

A cet étage, 12 vertèbres, 12 étapes, 12 mois d'une «route solaire où l'Homme s'avance dans la nuit de son histoire, conscient de vivre, au-delà de l'alternance des jours et des nuits, des étés et des hivers, à un autre plan, un long hiver, une longue ténèbre, berceau du seul printemps, matrice du seul soleil qui donne la Vie. Trouvera-t-il ce soleil ?... Messenger de son devenir, le corps de l'Homme en porte la promesse. Au cœur même de son être est le plexus solaire. Cette certitude du soleil qu'il porte en son centre a traversé les âges les plus agnostiques, comme ses vertèbres sacrées l'ont toujours assuré du secret contenu...» dans son fondement, étage trop souvent considéré comme inférieur alors qu'il n'est que le premier. Le plexus solaire, le cœur, deux pôles qui expriment au niveau du corps, donc dans le monde de la dualité, le Centre Unique qui, lui, ne peut être situé car le Corps Glorieux c'est «une sphère dont le centre est partout et la circonférence nulle part». Prendre son corps à cœur, c'est s'identifier au centre de son être, c'est épouser Omphale comme

l'exprime la mythologie grecque. Et ce n'est possible qu'après avoir, tel Hercule, accompli nos 12 travaux ; comme Israël pour enfanter le Dieu Homme a dû mettre en œuvre 12 tribus et le Christ, pour faire lever en nous le soleil de justice, appeler et envoyer 12 apôtres.

Épouser Omphale, épouser la mère, épouser la terre, c'est la seule façon d'épouser le ciel. Ce n'est pas entrer à nouveau dans le sein de sa mère comme Nicodème, nous savons que c'est impossible ; l'épouser c'est naître à nouveau, non plus au niveau du ventre mais à celui du cœur. C'est alors seulement que nous pourrions franchir la « porte des Dieux », et accéder au septième ciel en gravissant nos 7 vertèbres cervicales ; 7 symbole de mort et de résurrection car le cou c'est la porte étroite, celle du bouleversement de nos structures internes, celle du croisement des faisceaux nerveux du bulbe, de la droite et de la gauche, « celle du passage du visible à l'invisible, de l'écorce au noyau, du plomb à l'or, de saturne au soleil, de la matière à la lumière ». « Nos 7 vertèbres cervicales vibrent telles les 7 cordes de la lyre qu'Apollon remit à Orphée, pour trans-

mettre la vie de l'un au septuple, du septuple à l'un, de la « grande face » de l'Homme à sa « petite face » et réciproquement », de la tunique de peau dont l'homme s'est revêtu après la chute, comme d'un masque, à la tunique de lumière de la transfiguration.

« Christ, en mourant sur la croix a déchiré le voile du temple, celui qui symboliquement séparait les 2 faces du corps mystique que dessine le temple », le profane du sacré. « Mort et ressuscité, l'Homme déchire le « voile du palais ». Il entre dans sa Grande Face et devient verbe, et ses yeux s'ouvrent, » et...

Et moi je ne vois pas encore et je dois me taire. Mais déjà je sens le corps autrement, et le mien, et le vôtre, plus jamais anodin ou maudit. Je comprends mieux que nos corps puissent être, soient, le temple du Seigneur. Du corps prison, du corps tombeau, j'accède à celui de corps matrice, celui qui, au-delà du masculin et du féminin, nous permettra d'accoucher de nous-même. Le vieil éden du ventre peut éclater puisque c'est le paradis qui s'annonce. En Christ, notre corps est vraiment glorieux.

Françoise Alexandre

(*) « L'Éden éclaté » de Andrée Pilon-Quiviger, Éd. Léméac. Québec. « De l'arbre de vie au schéma corporel - Le symbolisme du corps humain » de Annick de Souzenelle. Éd. Dangles

CORPS ET PAROLE

Parmi les comportements qui sont à la fois atteints au corps et à la parole, on peut parler du viol et de la torture. Le viol apparaît, en effet, comme la négation de ce qui est un des lieux privilégiés de la communication et de la communion, à savoir l'intimité du corps propre en tant que corps sexué, intimité qui ne peut être partagée que par libre disposition et sur fond de dialogue, mais jamais appropriée par la violence. Le viol s'inscrit en contradiction avec l'interpellation que la rencontre du visage de l'autre adresse à ma responsabilité. Car il réduit la relation à un rapport sans parole. Ce n'est plus une relation au sens fort du terme, puisque la parole en est absente ; il ne reste même plus le sexe, qui n'a de sens humain que s'il est repris dans l'alliance, quelles que soient par ailleurs les modalités de celles-ci.

Quant à la torture, elle est, elle aussi une négation de l'altérité de l'autre. L'image de l'homme que le torturé découvre et éprouve dans la douleur et la souffrance qui lui sont infligées, lui est donnée dans le sadisme du tortionnaire ; l'aviissement auquel on voudrait le réduire provient de cette source. Le visage de l'autre est doublement nié : et chez celui qui subit la torture car il se voit ramené à n'être qu'un corps souffrant, un visage grimaçant de douleur, un visage sans parole autre que le cri qu'on lui arrache ou l'aveu extorqué ; et chez celui qui inflige le supplice, car il se réduit lui-même à n'être qu'un visage privé de parole et d'écoute.

René Simon, dans *Corps et Parole*

Dévoiler nos expériences de femmes

Monique Dumais, de l'Autre Parole, écrit un article sur la « Renaissance spirituelle chez les femmes » (La vie des communautés religieuses, décembre, 1982, Québec), dont nous extrayons le passage suivant :

C'est à partir de sa propre expérience de femme, de mère et d'épouse qu'Andrée Pilon Quiviger veut saisir la profondeur de sa foi chrétienne. Les expériences de la relation amoureuse, de la maternité l'ont mise en contact avec le divin. Elle nous livre avec émerveillement la présence du divin qu'elle a expérimentée pendant la grossesse.

La gestation rivée à son ventre met la femme au monde de la vie cosmique. Elle la cheville à la globalité de l'univers. Le sens de la femme faufile les tissus de l'être. La grossesse serait-elle la plus prodigieuse expérience du divin ? La femme porteuse fait se rejoindre transcendance et immanence. La Parole enchâssée dans le Livre prend la vigueur d'une révélation vivante. Dieu se dit là où le verbe se fait chair. La femme participe aux médiations charnelles de Celui qui est (L'Eden éclaté, p.60).

De telles expressions audacieuses d'une révélation du divin à travers un vécu de femmes sont rares, mais elles sont nécessaires pour faire saisir ce que les femmes peuvent apporter dans la compréhension à la fois intellectuelle et viscérale de la foi en la Parole de Dieu. Cette Parole qui s'est d'abord fait chair, à travers la chair de Marie, la mère de Jésus.

La réalité spirituelle s'inscrit dans le monde des réalités tangibles. Le vécu des femmes demeure encore à l'état d'expérience dans le sens d'une découverte d'un vécu inconnu, d'une naissance à ce qui est gardé à l'état de non-né. Les femmes ne trouvent pas encore beaucoup d'espace pour intégrer les différentes étapes de leur croissance

physiologique, psychologique dans leur vécu de foi. Si on parle beaucoup de la maternité dans nos églises, nos livres de spiritualité, on n'ose pas aborder les sujets de la menstruation, de la ménopause qui sont encore des tabous, comme si ce n'était pas des réalités voulues par Dieu. La réappropriation du corps, c'est-à-dire cette acceptation de notre dimension physique, charnelle, après des périodes sociales de négation et de refus, n'a pas encore traversé la plupart de nos liturgies qui préfèrent se maintenir dans le monde des abstractions.

Les différentes situations de la vie des femmes méritent aussi d'être reconnues, saisies dans leur densité spirituelle. Vie communautaire, vie célibataire, femme séparée, femme divorcée, veuve, mère célibataire, femme vivant en couple, sont autant de manières de se réaliser comme femmes, et qui comportent chacune leur dynamisme, leur recherche et leur actualisation d'une signification religieuse. Je connais une jeune mère célibataire, qui a deux enfants, qui doit lutter pour son pain quotidien, pour un environnement sain pour ses enfants, pour une acceptation sociale de sa situation. Toutes les peines, les difficultés, avec une part de joie, qu'elle a dû traverser et qu'elle rencontre encore, ont nécessité un approfondissement de sa condition de femme, de sa compréhension de la foi, accru sa solidarité particulièrement avec de jeunes femmes qui vivent des difficultés similaires. Sa vie de femme et sa vie de foi ne sont pas deux réalités juxtaposées, elles ont été engendrées mutuellement à travers un périple rempli d'obstacles, de préjugés. Son intégration humaine et spirituelle est très signifiante pour moi.(...).

Point de vue de femmes et théologie

Le Dr Catharina Halkes, titulaire de la chaire «Féminisme et théologie» à l'université de Nimègue, a donné l'exposé d'introduction à la première rencontre de Femmes Chrétiennes d'Europe, à Gwatt, mai 1982 (cf FHE numéro 9, p. 33). Le thème de la rencontre était «Engagement pour la justice». Elle plaide aussi pour une théologie qui accueillant la théologie féministe et lui faisant droit puisse être «inclusive».

Le premier paradigme fondamental, ou le premier modèle, est l'oppression de l'un des sexes par l'autre. Celui-ci a aussi bien des racines patriarcales, féodales, hiérarchiques qu'une base psychologique : les hommes ont craint le corps et la sexualité de la femme et ont projeté sur nous leur angoisse et leur aversion. Les femmes sont devenues «les autres», stéréotypées par le corps, le sexe, l'émotivité, la nature. Il n'y a qu'à lire la presse de boulevard ou même les journaux convenables, on y trouve en première page des articles sur les lois contre la discrimination mais en dernière page, le sexisme s'étale... Évoquons seulement le tourisme du sexe en Thaïlande, la morale double et injuste, les instincts de pouvoir et de violence dans la pornographie mais aussi dans de nombreux mariages que les femmes doivent fuir pour se réfugier dans des maisons d'accueil. Il y a un rapport direct entre cette injustice perpétrée contre les femmes pendant des siècles et l'attitude de domination enracinée envers la nature, les peuples de couleur, dans la politique où sévit une concurrence effrénée, dans le commerce et l'économie. Comment pouvons-nous éliminer le concurrent ?

Il existe, comme le dit Mary Daly, une trinité fatale : rapt, guerre, génocide. Et le rapt des femmes y représente, au sens littéral et au sens figuré, toutes les formes de violences envers les femmes, les pauvres et notre mère la Terre.

... Nous les femmes ne sommes pas *meilleures* que les hommes, mais au cours de l'histoire les femmes ont été moins exposées au charme de la puissance ; la vie publique dans laquelle les décisions furent prises ne nous était pas réservée. Nous voulons quitter le rôle de la victime et avec la sagesse et le bon sens collectifs que les femmes ont acquis en étant spectatrices, nous voulons aller de l'avant, faisant les pas nécessaires pour que l'œuvre de création réponde à l'intention du Créateur.

Il est étonnant et instructif que de nombreux théologiens voient en l'orgueil le mal premier, c'est-à-dire le péché originel : vouloir devenir comme Dieu, s'opposer à nos limites. Ceci est une conception particulièrement masculine du mal, et issue du propre penchant des hommes. Des théologiens et théologiennes féministes découvrent que les femmes ne sont pas principalement menacées par ce péché-là mais bien plus par une certaine passivité, inertie, fragmentation des intérêts ; et c'est à cause de celles-ci que nous nous sommes laissées déposséder de notre droit à porter des responsabilités, à participer à la création, à lui donner un sens. Il n'est pas question que les femmes prennent maintenant le pouvoir ou l'exercent de la même façon opprimante. Mais la question est que les femmes doivent prendre confian-

ce en leurs propres énergie, volonté, créativité de façon que femmes et hommes partagent le pouvoir et en usent pour permettre à chaque être humain et à tous les peuples de réaliser leur vie.

Mais d'ici à ce que nous en soyons là notre conscientisation doit s'approfondir comme doit se préciser notre prise de responsabilités. C'est le thème de notre conférence. L'analyse de nos réalités de vie, de la vie sociale, des structures ecclésiales, ainsi que le travail scientifique font partie de chaque théologie de libération, donc aussi de celle dont les femmes critiques s'occupent maintenant.

Tout mon exposé jusqu'ici a une base théologique et une perspective théologique bien que je n'ai pas procédé d'une façon systématique. Je crois plutôt que le caractère de la théologie féministe est d'être un dévoilement continu de la vérité sur Dieu et sur notre humanité. Il est important aussi que nous apprenions par là combien chaque théologie, et donc aussi celle des femmes, est déterminée par son contexte, donc partielle, limitée et provisoire.

En faisant communiquer ces différents processus théologiques, nous arriverons finalement sur les traces d'une cause commune, voire même universelle. Mais, auparavant, il nous faut le temps nécessaire à ce que chaque être humain y apporte sa propre expérience de foi et que l'on puisse éviter ainsi le développement d'une théologie servant les puissants et semblant légitimer les injustices. L'histoire d'Israël et du christianisme est marquée par cette injustice.

Pour prendre un exemple important et particulièrement marquant de ce qu'est la théologie féministe, je voudrais montrer maintenant le changement que nous sommes en train d'opérer dans l'image de Dieu et l'image de l'humain. Jusqu'à maintenant nous avions une image de Dieu principalement statique, masculine, très transcendante et particulièrement éloignée de l'humanité ; une image puissante et majestueuse. Nous redécouvrons que, dans la Bible elle-même, on assiste à un dévoilement et une purification progressifs de l'image de Dieu : depuis le Dieu puissant du patriarcat jusqu'au Dieu Père et même jusqu'à ce Dieu Papa (Abba) de Jésus de Nazareth, jusqu'à Dieu Esprit et Amour dont témoigne l'Évangile de Jean. On peut le dire : Dieu se fait proche et Il prend par rapport à notre humanité un sens relationnel et intersubjectif. Et surtout, Jésus nous révèle un Dieu qui ne mesure pas à l'aune des performances religieuses, du comportement et des biens ; mais un Dieu des pauvres, des marginaux et donc aussi des femmes. Autrement dit, dans la réalité divine se fait jour une dynamique plus grande, bien que cette réalité par ailleurs garde son mystère.

Personnellement, je le formulerais ainsi : Je crois en la révélation de Dieu, laquelle libère et provoque. Je crois en Dieu devenu homme en la personne vulnérable mais prophétique de Jésus le Christ. Je crois que l'Esprit de Dieu habite en chacun/e de nous, qu'il parle en nous, approfondit et réchauffe les relations entre nous, guérit les rapports s'ils sont rompus et leur rend la souplesse s'ils sont figés.



Marsie Silvestro - Women's ordination Conference

Toutes les tendances traditionnellement dualistes et qui s'excluent réciproquement entre les notions de :

Dieu / humanité,
ciel / terre,
esprit / corps,
foi / expérience,
sacré / sexuel,

peuvent être surmontées si nous apprenons à vivre et penser inclusivement. Ce sont là les aspects d'une réalité plus riche, et ils devraient toujours être gardés ensemble. Ils sont interdépendants, non pas comme des facteurs en compétition mais comme des éléments qui s'enrichissent et s'approfondissent mutuellement. Les vieilles conceptions dualistes et répétitives ont été caractéristiques des conceptions mâles, qui dominaient. Elles nécessitent une transformation.

Tout comme la révélation de Dieu à nous êtres humains, se fait jour une dynamique qui n'a guère pu se manifester à travers les images unilatérales, surtout masculines, de

Dieu, ainsi aussi l'image de l'être humain exige une transformation qui puisse exprimer cette dynamique. Cette dynamique entre chaque être humain est beaucoup plus importante que la différence entre masculin et féminin. Être image de Dieu signifie : vivre en mouvement, transcendant les limitations y compris celles des rôles, créant, donnant en toute responsabilité forme à la parole de création, à savoir dans la justice et dans l'amour, les deux qualités d'êtres, essentielles dans l'ancien et le nouveau testament.

L'incarnation s'est manifestée en Jésus-Christ, mais elle continue et doit encore prendre forme en nous. C'est pourquoi je vois dans le féminisme chrétien un tournant de l'histoire, un signe prophétique, qui, par l'incarnation des femmes et de tous les opprimés (qui maintenant veulent conduire leur vie et non plus seulement se laisser mener), est une révélation de l'étincelle divine en chacun/e de nous(...).

Catharina J.M. Halkes

«La réalité humaine la plus essentielle et la plus engageante est la relation homme-femme sous ses multiples formes.

L'Église me paraît refuser cet affrontement ; ce qui lui permet de rester dans des sphères abstraites, éthérées. Il y a là un refus de l'Incarnation, avec toutes ses exigences de réalisme.

Si l'Église vivait vraiment la co-opération femme-homme à tous les niveaux, si elle en acceptait les difficultés, les exigences, les richesses, il ne lui serait plus possible de se cantonner dans ses perspectives abstraites, intemporelles, non-engagées, du haut desquelles elle juge le monde, au lieu d'être au monde.

C'est pourquoi tous ses refus à l'égard de la femme, du mariage, de la sexualité, sont très significatifs d'un mal grave dans l'Église ; au nom des valeurs soi-disant religieuses, sumaturelles, elle échappe constamment à l'affrontement au réel, et situe dès lors le sacré dans un monde irréel».

Pierre de Loch, Bruxelles

(Conférence de presse à Rome. Bull. FHE 1 (AS) p.1)

Ce temple qu'est mon corps

Détruisez ce temple, je le rebâtirai en trois jours.

Merveille es-tu mon corps mystère
où je m'éveille à peine
car tu es habité et je ne le croyais pas
et je rêvais d'ailleurs hors de toi sans limite
je me rêvais nuage et je rêvais image
sans peur et sans souffrance ni de chair
ni de cœur
je me rêvais sans prise où la vie me saisisse
et pourtant je rêvais de tendresse
et quelque chose en moi pleurait
je t'en voulais de cette peine
et je te disais infidèle
mais jamais je ne t'écoutais
j'étais sans pitié j'avais peur
je te prenais pour l'outil maladroit nécessaire
aux rites et aux tâches de la vie quotidienne
et banale
mais tu étais en moi ce continent immense
et méconnu
tout peuplé de fantômes de plaintes
et d'exigences
et de terreurs et de révoltes
jusqu'au vertige jusqu'à ma chute...
O ta douceur quand je t'ai reconnu
et ta pudeur pour nous livrer
les secrets des blessures passées
douceur de la parole quand je t'ai écouté
qui me disait très bas une fidélité
qui chantait par mes yeux la couleur
de la lumière
la souple fermeté des contours de l'objet
qui chantait sur mes mains cette présence
constante
offerte abandonnée au plaisir de mes paumes
chantait par mes oreilles
que le temps est rempli des murmures de la vie
au rythme de mon corps au rythme de mon
souffle
depuis l'aube de moi fidèles à leur ouvrage –
tu m'as apprivoisé mon corps
et je commence – à peine – de t'aimer
de ne plus t'en vouloir d'être toi
je sens que tu es moi...

tu es si humble proche et fraternel
pudique émerveillé toi même du souffle
qui t'anime
tu te tais et tu laisses accomplir –
tu es accueil tu es recueil
en toi l'éternel alchimiste
sans condamner ni rejeter qui fait son œuvre
qui fait son pain de chaque jour
au goût étrange il est vrai quelquefois
de douleur et d'absence
au goût de faim au goût de manque
alors est-ce révolte en moi
ou bien le grand labeur de la métamorphose ?
cela aussi mon corps ensemble
nous devons bien l'apprendre et nous
reconforter
ensemble pour chercher et retrouver
la voie ouverte en toi blessure et déchirure
pour le passage de l'eau vive
pour remonter jusqu'à la source au plus
secret de toi enfouie
tu es mon lieu de pèlerinage et de patience
de mes chutes et d'humble repos
tu es le garde-fou de mes pensées ivres sans
toi qui se perdraient
loin de toi loin de moi saisies par le vertige
bien plus ancien que moi dense d'humanité
je ne sais pas de quoi tu es porteur ou qui ?
croissance en moi temps de l'avent pour
que la fleur éclore
que s'ouvrent les yeux clos que la nuit
s'illumine
la peur n'est pas de toi
à chaque instant ces lieux ombreux en toi
où je dois cheminer
tu y mets paix sagesse et force
la peur n'est pas de toi
allons vers ce qui est là au plus secret du
temple-fidèle et qui attend
silencieux adorons.

Geneviève Esmenjaud
Paris

Le diaconat, affaire de tous ?

Un tract est paru en France en décembre 1982 pour expliquer ce qu'est le diaconat permanent et pour recruter des diacres. Son silence sur la question des femmes, joint à d'autres maladroites sur la situation des épouses de diacres, nous a conduit à une réflexion et à une prise de position. Celle-ci est contenue dans une lettre — dont ci-après le texte — qui a été adressée aux deux organismes, Communion et Diaconie et le Comité national français du Diaconat, qui ont été associés à cette opération, et communiquée, bien sûr, à nos amis du Centre International du Diaconat à Fribourg (R.F.A.). Affaire à suivre...

Le nouveau tract L'Église a besoin de diacres, que l'Église vient de publier, a retenu toute notre attention et, finalement, nous pose un problème tel que nous préférons vous interpeller franchement à ce sujet.

Le tract s'est voulu ouvert, attrayant autant que sérieux et nous nous réjouissons, comme vous certainement qui manifestez ce souci dans votre revue, que le diaconat soit présenté comme le service d'une Église elle-même servante et pauvre. En page 3, des diacres donnent le témoignage de ces engagements divers alors que les deux témoignages sur « le rôle d'une épouse de diacre » ne vont sans ambiguïté. Pour nous, pourtant, les véritables difficultés commencent en page 4.

Cette page qui concerne l'appel, la formation et l'ordination comporte un premier sous-titre rouge pour une affirmation qui semble vraiment ecclésiale : Le diaconat est l'affaire de tous. L'Église accueille les chrétiens qui se présentent spontanément. Mais vous êtes-vous rendus compte que cette affirmation est immédiatement contredite par le deuxième sous-titre rouge : Les diacres seront des hommes d'expérience ? Croyez-vous que les chrétiens d'aujourd'hui puissent encore accepter, lorsqu'il s'agit du service diaconal, une discrimination parmi les baptisés, sur le seul argument du sexe ? Cette discrimination, appelée désormais « sexisme » est prohibée par la Déclaration des Droits de l'Homme et d'autres conventions des Nations-Unies. Bien plus, elle a été condamnée maintes fois depuis le Concile, par les papes eux-mêmes comme « contraire au dessein de Dieu ».

Enfin, chacun sait bien aujourd'hui que de nombreuses femmes exercent dans l'Église des tâches diaconales, après avoir reçu la formation qui convient, et avec le plein accord des autorités et communautés chrétiennes. Chacun sait aussi que des épouses de diacres éprouvent personnellement la voca-

tion diaconale, à laquelle les conduit leur baptême, la formation partagée avec leur époux et le besoin et l'accueil des communautés.

Parce que la communauté est toute entière responsable du ministère diaconal confié à l'un des siens, comme nous le rappelle ce tract, nous savons qu'elle l'est aussi du refus de confier ou reconnaître ce ministère aux femmes, sur le seul argument discriminatoire du sexe.

Nous attendons de votre communauté de diacres qu'elle ait à cœur de s'interroger très profondément sur cette question. Ne croyez-vous pas que le service que vous voulez réellement exercer dans une église elle-même servante et pauvre, est incompatible avec l'exercice de ce privilège dont la discrimination des femmes vous rend complices, même involontaires ?

Nous espérons que votre communauté interpellera les pasteurs responsables de France sur cette question, n'ignorant pas du reste que d'autres conférences épiscopales et des Églises sœurs ont estimé de leur devoir de se prononcer positivement pour l'accès des femmes au diaconat.

Nous suggérons que ce tract soit transformé. Les lecteurs apprécieraient sans doute une explication honnête. Qu'on reconnaisse donc les services diaconaux compétents et dévoués remplis par de nombreuses femmes dans des communautés qui regrettent qu'elles ne puissent être encore appelées à l'ordination.

Nous espérons que vous voudrez bien publier notre lettre en votre revue afin qu'elle puisse aider à la prise de conscience des diacres eux-mêmes.

Et nous vous serons reconnaissants de nous tenir au courant des dispositions que vous aurez prises et des suites qu'elles auront.

INTERNATIONAL

Théologie dans un monde divisé

Environ 90 théologiens et théologiennes – les dernières comptant pour un tiers de l'ensemble – provenant pour moitié du monde occidental et pour moitié du Tiers Monde, se sont réunis à Genève du 5 au 13 janvier dernier pour un colloque sur le thème «Pratiquer la théologie dans un monde divisé». Ce dialogue avait été organisé par l'Association œcuménique des théologien(ne)s du Tiers-Monde (EATWOT), fondée en 1976. Les participants ont constaté que les problèmes majeurs aujourd'hui ne peuvent pas être traités isolément, mais sont intimement liés entre eux à l'intérieur d'un seul système social qui promeut le racisme, le sexisme, les exploitations de classes, l'impérialisme, le militarisme, la destruction de l'environnement. Constatant d'autre part que la Bible est souvent utilisée comme instrument de domination, comme c'est le cas en Afrique du Sud pour légitimer l'apartheid et dans bien d'autres lieux pour justifier le sexisme, ils ont insisté sur le fait que des personnes engagés dans des contextes particuliers de lutte découvrent que la Parole de Dieu ne leur vient pas uniquement de la Bible, mais d'autres écrits et traditions : hindouïsme, bouddhisme, islam, en Asie, religions tribales en Afrique, spiritualité des populations autochtones des Amériques. Dans une «Lettre à nos sœurs et frères des communautés chrétiennes» les participants évoquent, entre autres «comment, à travers le monde entier, au sein de pays et de peuples, la femme est dominée par l'homme ; c'est là un signe de mort pour la moitié de l'humanité ; dans les classes dominées comme dans le Tiers-Monde, cela représente une double oppression», mais ils perçoivent les signes de «l'espérance de vie qui jaillit de milliers de communautés chrétiennes (...) parce que, chez les femmes, apparaît une nouvelle manière de vivre la différence sexuelle, libérée de l'oppression, dans la construction d'un couple différent, une relation d'amour juste et égalitaire, expression d'une sensibilité nouvelle de la vie et de l'amour». (BIP/SNOP/SOP 459).

Femmes pasteurs

Des évêques, des équipes d'encadrement, des laïcs et des femmes pasteurs de trois églises luthériennes d'Amérique se sont réunis au début de cette année à Chicago pour la première d'une série de conférences régionales de femmes pasteurs. Le sujet central de ces conférences est d'examiner les attitudes permettant une pleine participation des femmes dans l'Église afin d'améliorer les moyens qui facilitent la vocation des femmes partout où elles exercent leur ministère. Cinquante-cinq personnes provenant de 21 districts et synodes de l'Église Luthérienne Américaine (ALC), de l'Église Luthérienne en Amérique (LCA) et de l'Association des Églises Évangéliques Luthériennes (ARLC) participaient à cette première rencontre. Parlant de leurs expériences, les femmes ont exprimé un mélange de peur, de douleur et d'espoir. A la question : «comment évêques et cadres peuvent-ils apporter une contribution ?», les femmes répondirent : «Prenez-nous au sérieux, reconnaissez-nous en tant qu'individus. Soyez nos avocats. Créez un langage qui nous inclut. Présentez-nous devant les comités avec nos compétences et non pas en disant : «Accepteriez-vous une femme-pasteur ?». Encouragez des retraites pour les femmes. Suggérez que des paroissiens visitent des comités, lisent des livres sur les femmes pasteurs. Rappelez aux assemblées de présenter des candidatures de femmes aux conseils et aux synodes». (BIP/SNOP/SOP 459).

Femmes ordonnées...

Pour la première fois dans l'Église anglicane du Kenya, une femme a été consacrée prêtre. Lucia Okuthe, qui depuis 1980, exerçait un ministère de diaconesse, a été consacrée à Kisumu le 2 janvier. Quatre autres Églises anglicanes ordonnent des femmes à la prêtrise : celles de Hong-Kong, du Canada, de Nouvelle-Zélande et des États-Unis. De leur côté, les Presbytériens kenyans ont ordonné leur première femme pasteur l'année dernière.

... et femmes pasteurs

Le nombre de femmes pasteurs en République Fédérale d'Allemagne a quadruplé depuis le milieu des années 60, indiquent les statistiques publiées à Hanovre par l'Église Évangélique Allemande. On en comptait 282 en 1964 (soit 2 pour 100 pasteurs) ; on en compte aujourd'hui 1148 (soit 7.3 %). (BIP).

ANGLETERRE

Malaise des femmes

La majorité des femmes catholiques d'Angleterre éprouvent un malaise envers leur Église. C'est à cette constatation qu'est arrivé un rapport de la commission pour les laïcs de la conférence des évêques d'Angleterre et du Pays de Galles. La plupart des femmes se sentent des fidèles «de deuxième classe» dans «une église rigoureusement hiérarchique». Le rapport, rédigé en 1979 et établi sur la base d'une enquête d'opinion datant de 1976 et 1977, vient seulement d'être publié. La majorité des femmes interrogées se déclare opposée à la doctrine officielle sur le divorce, la contraception et l'avortement. «Si l'on avait associé les femmes aux consultations», dit la commission, «alors on aurait abouti à la formulation d'une pastorale différente, témoignant de plus de compréhension». Bien que la plupart des femmes soient en principe adversaire de l'avortement, celui-ci devrait être admis «comme la seule solution possible» dans certains cas, dont ceux de la grossesse des mineures et du risque de la naissance d'enfants gravement handicapés. Les femmes voient, selon le rapport, l'Église comme «autoritaire, dure, dépourvue de sentiment et de pitié, plus intéressée au maintien de la vraie doctrine qu'attentive à la faiblesse humaine». La commission épiscopale aboutit à la conclusion que l'Église doit d'abord «mettre de l'ordre dans sa propre maison, avant qu'elle puisse contribuer activement à aider les femmes à conquérir la place qui leur revient dans la société». (Publik-Forum, 4/2/1983 et ICI, février 1983).

ALLEMAGNE

Pénurie

Selon la revue «Publik-Forum» quelques évêques allemands vont orienter les programmes de formation dans leurs diocèses davantage sur les problèmes des jeunes femmes. La raison en est que l'Église catholique en RFA doit faire face à une évolution qualifiée de «dépérissement de l'intérieur». Il s'agit là moins de la pénurie de prêtres ou des départs de l'Église, mais d'une «pénurie de mères». En effet, il semble que les jeunes femmes font de plus en plus montre d'une «attitude négative» envers la pratique ecclésiastique. D'après un sondage d'opinion, réalisée à la demande de la conférence des évêques allemands, 40 pour cent des femmes catholiques ayant entre 20 et 30 ans prennent leurs distances par rapport à l'Église. Ce chiffre démontrerait que la transmission de la foi aux enfants n'est plus guère assurée par les mères, une situation dont les conséquences risqueraient d'être «dévastatrices». (Publik-Forum, 4/2/1983).

PAYS-BAS

«Femme et Église»

L'évêque de Bois-le-Duc (Pays-Bas) a installé en janvier dernier le groupe de travail «Femme et Église», organe consultatif qui assistera l'évêque dans toutes les affaires concernant la place et l'activité des femmes dans l'Église (voir Bull. FHE numéro 10, p. 10). Présidée par Mme N. Mertens-Clerdin, le groupe de travail sera, dans un premier temps, uniquement composé de femmes. «En concentrant l'attention sur la femme, j'espère que toute la communauté croyante pourra avancer. Une Église masculine est une Église déséquilibrée. L'Église ne pourra se passer de femmes lorsqu'il s'agit de justice, de la construction d'une communauté de foi, de la transmission de la foi», a dit l'évêque, Mgr Jan Bluysen, lors de l'installation. Le groupe s'est fixé comme première tâche la formulation d'un programme de travail (Bisdomblad, 28/1/1983).

FRANCE

Recherches féministes et sur les femmes

A Toulouse les 17, 18 et 19 décembre 1982, s'est tenu le *Colloque national Femmes, féminisme et recherches*, organisé par différents groupes de recherches universitaires féminins.

PLUS de 600 femmes ont répondu à l'invitation des organisatrices et sont venues participer aux différentes activités de la rencontre : assemblées générales, débats, ateliers par thèmes. 150 interventions avaient été préparées par des textes distribués à l'avance et qui ont servi de base aux discussions souvent fort animées. Parmi les différentes contributions à la réflexion, la question du rapport des femmes avec l'Église a pris place avec un texte sur le sujet rédigé par Donna Singles et Renée Dufourt, lesquelles ont par ailleurs participé au colloque ainsi que Marie-Jeanne Bérère.

Qu'un nombre aussi important de femmes, toutes générations confondues, aient apporté à un débat national, qui a écouté également quelques voix venues d'autres pays, un nombre aussi impressionnant de questions touchant la cause féminine n'est certainement pas un événement quelconque.

Adresse pour le groupe de Paris : AFFER, Jeanne Peiffer, 21 rue Hermel, 75018 Paris.

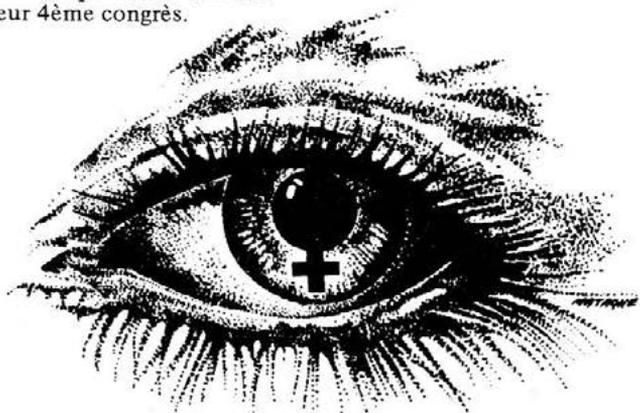
Ces groupes de recherches existent maintenant dans de très nombreux pays et la France ne fait que combler un retard souvent remarqué. Nous empruntons aux Suisses l'emblème de leur 4ème congrès.

CANADA

Religieuses contre la pauvreté chez les femmes

L'Union des Supérieures Générales francophones du Canada a consacré deux jours de son congrès de juin 1982 à l'étude du sujet *La pauvreté chez les femmes*. Trois aspects significatifs furent envisagés : *Les femmes et la crise économique* (62 % des pauvres canadiens sont des femmes), *la pauvreté de la femme dans son identité sexuelle* («une pauvreté plus fondamentale s'ajoute à la pauvreté économique, celle de ne pouvoir gérer sa vie...» et «Que de femmes se laissent imposer un style de vie sexuelle qui ne leur convient pas, qui les empêche d'être fidèles à elles-mêmes !»), et, enfin, *la pauvreté, un défi pour l'espérance évangélique*.

«Considérant la pauvreté de nombreuses femmes au point de vue économique, relationnel, sexuel et spirituel», les religieuses déléguées ont décidé de s'engager concrètement pour «vivre comme femmes et avec les femmes, se reconnaître, se nommer, prendre sa place, s'épauler». («L'Église canadienne», nov. 1982).



Vierte Nationale Arbeitstagung FRAUEN UND WISSENSCHAFT

Samstag/Sonntag den 27./28. November 1982 in Bern

Kathleen BARRY, *L'esclavage sexuel de la femme*, Éd. Stock.

Voici un ouvrage documenté, scientifique sur ce qu'est l'esclavage actuel de tant de femmes, vécu à travers le viol, la prostitution imposée, la pornographie, les mutilations sexuelles etc... C'est un témoignage accablant de l'ampleur et de la profondeur du phénomène et ces pages montrent bien qu'il ne s'agit pas seulement d'une pratique (même généralisée) mais d'une politique de domination sexuelle. Celle-ci tient à une forme de société qui met les femmes dans une situation telle qu'elles ne peuvent et doivent pas modifier par elles-mêmes leurs conditions d'existence. La biologie, la culture, le relativisme culturel vont s'il le faut fonder et maintenir cette dépendance/infériorité. Ainsi l'esclavage familial et l'esclavage social ne sont-ils pas des phénomènes de nature différente.

Mais ce n'est pas cet aspect du livre qui m'a le plus atteint. Beaucoup d'études existaient déjà sous forme d'enquêtes et de témoignages (Je pense en particulier à *La dérobade* de Jeanne Cordelier). En terminant la lecture de ces chemins de croix sans fin de tant de femmes à travers le temps et l'espace, je me suis demandé : Pourquoi les hommes font-ils cela aux femmes ? Pourquoi tant de violence et de mépris là où pourraient surgir tant de tendresse et reconnaissance ? Nous sommes aveugles les hommes si nous ne soupçonnons même pas que c'est notre propre aliénation que nous construisons.

A.D.

Jacques DROPSY, *Vivre dans son corps*, Éd. L'Épi, Paris.

Dans ce livre né d'une pratique rigoureuse l'auteur, fondateur de la psychotonie, nous offre le fruit de son expérience. Qu'est-ce que notre corps pour chacun de nous ? Que peut-il nous apprendre de nous-mêmes ? Comment restaurer entre lui et nous un dialogue fécond, créateur de vie ? Le fait que l'auteur ait pratiqué les techniques extrême-orientales de développement de la personnalité rend le livre plus riche encore. Il est temps sans doute que l'on se penche sur la

manière qu'à l'Orient d'aborder le corps. Thomas Merton n'avait-il pas dit dans un de ses derniers livres à propos de la connaissance de la sagesse orientale que «notre survie spirituelle et même psychique en dépend» ? Pas de description d'exercices mais une réflexion profonde qui peut être éclairante pour ceux qui ont déjà travaillé sur eux-mêmes à travers leur corps, et inciter les autres à se prendre en main pour un meilleur usage d'eux-mêmes.

J.V.

Pierre de LOCHT, *Pour une approche plus sereine à propos de l'avortement*, Bruxelles 1982, 144 pp. (Chez l'auteur, 58, rue de la Prévoyance, 1000 Bruxelles).

Première partie, allant de 1968 à 1973, d'une historique des idées au sujet de l'avortement, dont la ligne sera prolongée, pour les dix dernières années, dans une deuxième partie à paraître. Ce cheminement — celui de l'auteur mais aussi de bon nombre d'autres chrétiens — part d'un refus catégorique, fait de principes abstraits, mais se trouve de plus en plus forcé à prendre en compte les cas concrets, douloureux, qui se présentent et qui ne laissent pas d'interpeller, de secouer la conscience chrétienne, c'est-à-dire évangélique. Conscience qui hésite, puis refuse de manier aveuglément et confortablement le couperet traditionnel pour trancher les conflits de valeurs et de priorités dont tous ces cas sont chargés, et qui accepte de s'ouvrir aux déchirements et aux incertitudes, se situant aux antipodes de cette «dégradation des mœurs» tant décriée. Les pièces réunies ici sont d'origine belge et française, mais sans doute représentatives d'une problématique propre à la société occidentale dans son ensemble.

COLLECTIF, *Prêtres en foyer — Mariés, mais toujours prêtres ?*, CEFA, Bruxelles 1982, 173 pp.

Recueil de témoignages de prêtres mariés et de leurs épouses, évoquant surtout l'approfondissement de leur foi, la signification d'une fraternité vécue avec une authenticité nouvelle, une vie orientée plus profondément vers le témoignage du Christ. S'ajou-

tent des textes de laïcs et de prêtres restés célibataires sur les voies différentes, ouvertes à l'évangélisation. L'ensemble est précédé d'une introduction de Pierre de Lochet et suivi d'une esquisse historique de Jean de Connétable, faisant ressortir comment le célibat obligatoire, loin d'être inhérent au sacerdoce, fut progressivement imposé dans l'Église latine au cours du Moyen-Âge.

COLLECTIF, *Le sexe et ses lois*, Revue «Dialogue», 2ème trimestre 1982, 125 pp. (Ass. Française des centres de consultation conjugale, 34 av. Reille 75014 Paris).

Dans ce numéro spécial de «Dialogue» re-levons, entre d'autres contributions stimulantes, une interview d'un psychanalyste sur sa pratique, notamment en matière de pathologie narcissique et dépressive, un article sur le sexe et l'amour dans l'imagerie publicitaire, une étude sur les appels à la permanence téléphonique de SOS Couple, et un texte sur le parallélisme entre le discours catholique et le discours médical au sujet de la sexualité.

A. MULLER, *Le culte marial dans la théologie catholique et le dialogue œcuménique* in Revue «Choisir», janvier 1983, Genève.

Un article qui est le bienvenu ! Un théologien suisse de Lucerne fait le point sur la situation de la mariologie dans l'Église catholique. Il dénonce tout culte marial qui aboutirait à faire de Marie une sorte de concurrente de Jésus (toutes les «Marie» en «co»... co-rédemptrice, co-médiatrice, etc...). Marie ne peut être légitimement honorée que comme «prototype» du disciple croyant en Jésus. Une conclusion qui rejoint celles du colloque FHE d'Orléans sur «Marie et la féminité».

Signalons dans ce contexte un dossier, publié hors commerce par la Société Française d'Études Mariales dans la collection «Études mariales» (222 Fbg St-Honoré 75008 Paris), comprenant : Ph. KOEHLER «Qui est Marie-Théotokos dans la doctrine christologique et ses difficultés actuelles ?». R. LAURENTIN «Conçu de la Vierge Marie, à l'heure des révisions dogmatiques». H. MANTEAU BONAMY «L'Immaculée conception — formulation dogmatique et difficultés actuelles».

THE TABLET, l'hebdomadaire catholique anglais bien connu, a consacré une série de trois articles (22/1, 29/1 et 5/2/1983) à la question de l'ordination des femmes. Dans le premier, il donne la parole à une militante du mouvement pour l'ordination des femmes dans l'Église anglicane, Monica Furlong ; le second, de la main du jésuite Deryck Hanshell, décrit la problématique telle qu'elle se présente dans l'Église catholique, tandis que dans le dernier un évêque orthodoxe explique les raisons de l'opposition de son Église au sacerdoce féminin.

REPSA, *Religieuses dans les professions de santé*, Numéro spécial «Corps et Parole» numéro 291, sept.-oct. 1982 (106, rue du Bac, 75006 Paris). C'est un numéro superbe et décidément très révélateur d'un esprit d'engagement dans le service de la santé que nous offre REPSA sur le thème «Corps et Parole». Les articles de fond — Corps et Parole ; Corps, parole et règles ; Corps et communauté ; Un corps pour prier — s'éclairent de témoignages et réflexions des religieuses engagées dans le vaste domaine de la santé.

M. ZIMMERMANN, *Couple libre*, 1983. En vente à Cerdic-Publication, 9 place de l'Université, 67084 Strasbourg cedex. Prix 73 F.

Au sujet de cet ouvrage, nous avons eu un entretien avec l'auteur.

— Pourquoi «Couple libre» et pas «amour libre» ?

— Produit de la modernité, le «couple libre» se distingue absolument de l'amour libre en ce qu'il tend à intégrer l'élément stabilité. Il s'agit de couples hors-mariage ayant une certaine durée (maximum 30 ans, minimum deux ans).

— Vous êtes canoniste, donc spécialiste de la législation de l'Église catholique. En quoi le couple libre peut-il intéresser une Église qui pénalise durement les échecs au mariage ?

— De fait, le couple libre n'intéresse pas encore le canoniste. Pour cette raison, j'ai voulu soulever un problème qui préoccupe fort justement et les parents, et l'état, et bien des pasteurs de l'Église. Peut-on simplement ignorer une partie des chrétiens qui de moins en moins perçoivent leur situation comme anormale ? Et pourquoi cette évolution sociale ?

— *Entreprise de pionnière donc ?*

— Très justement. Pionnière aussi dans le mode d'écriture de l'ouvrage. Couple libre tente de retracer l'histoire d'une relation homme/femme en situant le droit dans sa dimension la plus large et la plus humaine. La page de gauche est un florilège de textes de littérature, de témoignages, d'opinions, etc., qui permettront au lecteur d'intégrer sa propre expérience dans l'analyse qui figure sur la page impaire. Car le droit n'est pas que législation.

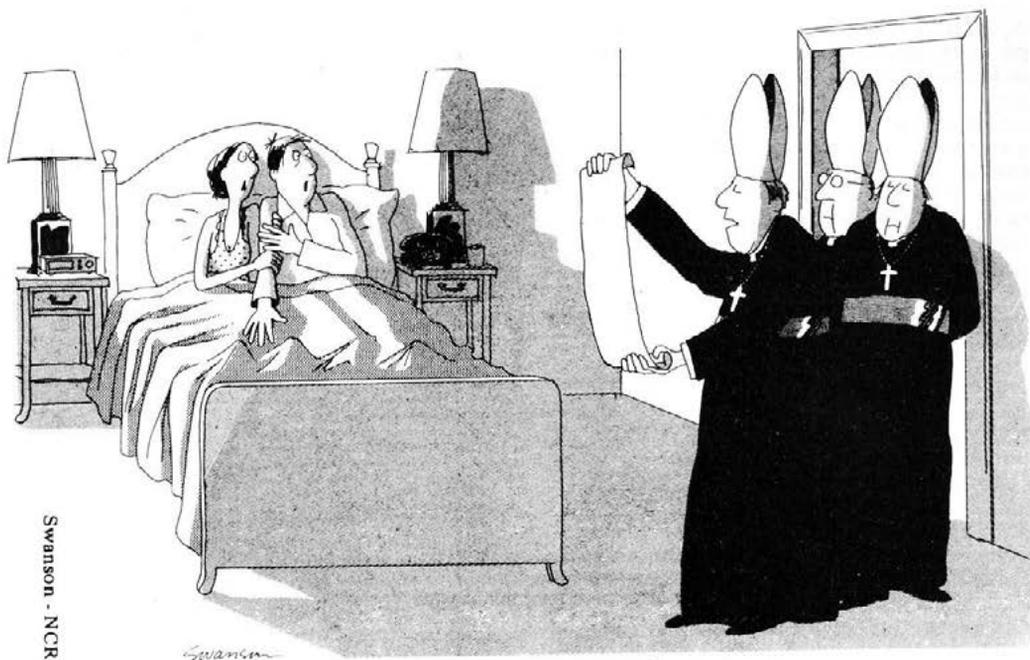
— *Un point mérite d'être relevé. Vous liez fortement violence et couple libre. Comment*

êtes-vous arrivée à de tels rapprochements ?

— L'ouvrage s'insère aussi dans une enquête/interview de deux ans, à la campagne et à la ville, auprès de couples hors mariage, mais aussi de groupes de jeunes les entourant ou s'interrogeant. J'ai été frappée par la convergence de la recherche de la liberté et du refus de la violence à l'intérieur du couple ou véhiculées par les institutions y compris religieuses. Je souhaite à tous les couples qu'ils n'hésitent pas sur la voie d'une restructuration de la société par le biais d'une relation dynamisante.

Propos recueillis par M-T L-C

Les notes de lectures ont été rédigées par Albert Desserprit, M.Th. van Lunen-Chenu, Pierre Rémy et J. Vidon.



FEMMES ET HOMMES DANS L'ÉGLISE

Depuis quelques années, des initiatives diverses se sont fait jour, un peu partout dans le monde, pour tenter de faire reconnaître la pleine dignité et responsabilité des femmes, tant dans la vie ecclésiale que dans la vie sociale.

La promotion des femmes constitue certes une étape indispensable, mais celle-ci ne prend sens que dans la perspective d'une véritable confrontation et collaboration entre hommes et femmes partenaires. *Le respect de leur égalité dans la richesse de leurs différences constitue le fondement même de toute vie communautaire. L'Église ne peut plus exercer sa mission sans s'y appuyer.*

L'Église hiérarchique n'est pas étrangère au principe de ce nouveau partenariat, mais les questions portent sur sa pratique. Le concile VATICAN II a dénoncé «comme contraire au dessein de Dieu toute forme de discrimination... qu'elle soit fondée sur le sexe, la race, la couleur de la peau...».

Notre groupe international FEMMES ET HOMMES DANS L'ÉGLISE s'est fondé en 1970 pour mettre en œuvre la collaboration entre hommes et femmes, laïcs, clercs, religieuses, religieux. Il s'est donné pour objectifs de coordonner et susciter, sur base de ce nouveau partenariat, une nouvelle pratique et une nouvelle critique d'Église.

Car trop souvent encore, il faut dénoncer les persistance d'un sexisme qui décourage un nombre croissant de chrétiens, notamment femmes et jeunes ; sexisme qui appauvrit les capacités de réflexions et d'ac-

tion des instances responsables, qui entâche la crédibilité de l'Église dans sa relation à la culture contemporaine, qui compromet sa fidélité au sens libérateur de l'Évangile.

Le groupe FEMMES ET HOMMES DANS L'ÉGLISE a établi un réseau international de communications amicales et efficaces entre celles et ceux qu'anime le même souci. Il a déjà organisé, seul ou avec d'autres groupes ou organisations, plusieurs colloques internationaux (Femmes et hommes partenaires dans les communautés chrétiennes, la Tradition et les traditions, les équipes pastorales mixtes...).

Il effectue les démarches qui s'imposent auprès des différentes instances d'Église et a présenté des travaux lors des synodes des évêques.

Il s'est mis au service de l'information religieuse et de la conscientisation nécessaire à la base, et dans ce domaine, il privilégie les contacts œcuméniques.

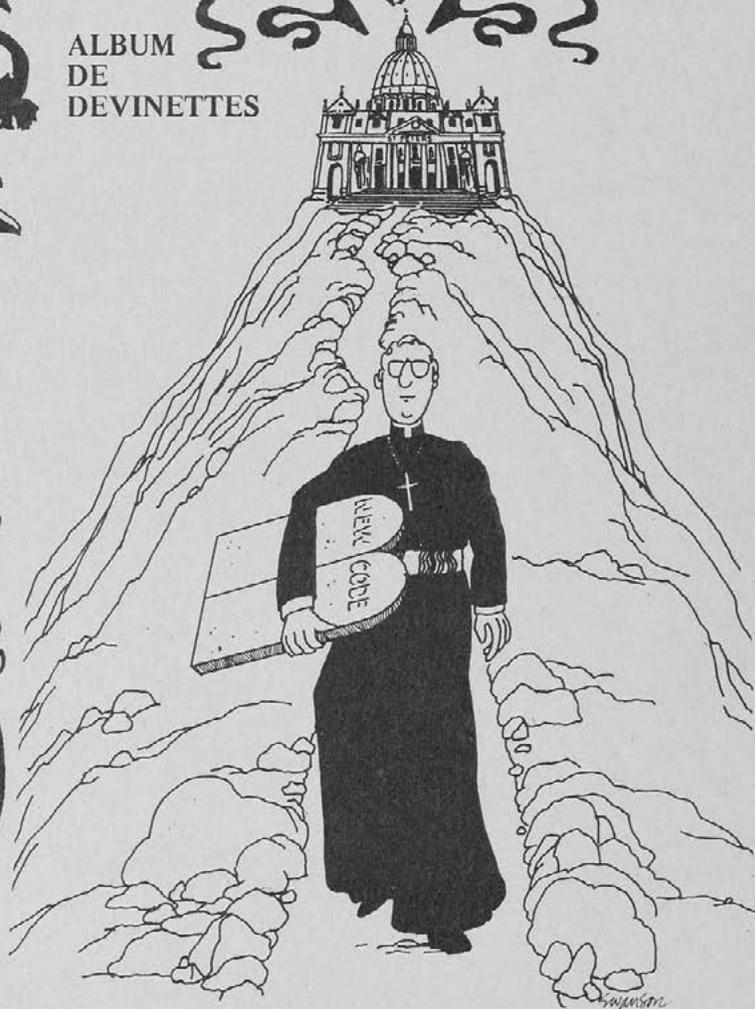
Il publie en français un bulletin trimestriel.

Il apporte sa contribution aux efforts du féminisme historique.

Il s'efforce enfin d'apporter sa contribution à la mise en œuvre du partenariat qui tend à s'instaurer entre les hommes et femmes de ce temps, conscients et émerveillés à la fois de leur égalité et de leurs différences.

Il a foi et espère en l'Église du Christ.

ALBUM
DE
DEVINETTES



Les nouvelles tables de la loi descendent de la montagne,
cherchez les femmes..

d'après Swanson-NCR